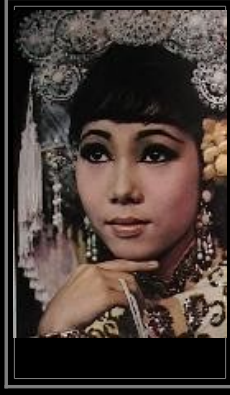

soliloques



existentiels

Ces pages contiennent de la littérature érotique sous des formes littéraires diverses: des textes poétiques, des soliloques existentiels, des chroniques libertines, des histoires ésotériques, des écrits iconoclastes, des réflexions philosophiques, des critiques sociales, accompagnées d'images érotiques et d'une musique sensorielle.

RUBRIQUES DES SOLILOQUES EXISTENTIELS

À la manière de: [Éloge aux gros seins](#) Cyrano de Bergerac.

Quelques escales [en forme de prose](#), exploration des mystères de l'âme.

Une certaine escale [Entre ciel et enfer](#), à la recherche d'un impossible pays.

Soliloques: [mémoires](#) d'un homme de mots et, [autres mémoires](#).

Les [confessions](#), d'un homme de maux.

Le dictionnaire de la [sexualité florale](#) un texte expérimental évolutif.

Une interprétation iconoclaste de [Trickster le Farceur](#), un ancien mythe indien.

Un article d'[Actualité](#) en forme de biographie.

NOUVEAUTÉ

Un texte à la manière de [Cyrano de Bergerac](#) [Éloge aux gros seins](#)



autres soliloques



poétiques

Dans la série soliloques, [XVIII petites mémoires](#) d'un homme de maux.



[RETOUR AU CHOIX DES ESCALES](#)



La rue se taira bien.

Nous la verrons bandée élastiquement, entre les parallèles mortes des alignements de blocs appartements.

Plus un chat, plus un craquement d'hommes sur le ciment martelé des voies horizontales, plus une mécanique de macadams.

Des arbres aux feuilles maintenant clouées sur le paysage!

Au loin dans l'ombre, le Mont Royal, témoin aveugle de ce calme.

Les fenêtres closes, derrière leur œil de vitre, ne rencontreront plus le vent et la poussière, plus de senteur ni de froissements d'ailes, rien qu'une peinture subitement inanimée et irrationnelle.

Plus un sentiment qui puisse troubler et gâcher le mirage que je me fais pour demain!



Il sort d'une boîte à nuit, une boîte à passer la nuit tout seul, comme toujours et décide qu'il en a assez.

Il est jeune, il est seul, il en a assez, et il décide de se balader entre l'atmosphère qui relie les deux rives de l'irréalité...

Il attache un cou de 21 ans au bout d'une corde et d'une pierre, bonnes à pendre ceux qui n'ont rien fait, et qui meurent au moment de faire quelque chose.

Une corde qui le transportera, entre l'acier du pont Jacques-Cartier, et la surface inconsciente du fleuve, comme les bretelles qui suspendent les seins des beautés, dans vos lits inconscients d'alcools, et qui s'en vont désaxées de vous avoir ennuyé.

Entre le Nylon de la corde, l'acier du pont et le miroir du Saint-Laurent, il y a beaucoup de dentelles, de soutiens-gorge, de seins formés de chandails cramoisis, de bas de nylons aux formes bien moulées, et des draps de lits. Mais il y a les fausses-couches, les jarretières brisées, les seins taris et les baisers de rouge à lèvres, qui se terminent sous l'est.

La dernière bulle du fleuve endort la corde, la roche, et lui aussi.



Elle, c'est le seul mot pour la définir, et, il contient toutes ses différences, ses perfections, ses négations et relations rationnelles.

Elle, la femme qui se réfléchit sur la même glace que contient mon ennui de l'immobilisme qui la peint.

Mais comme on se lasse! Et il nous faut rester dans son choix, c'est le seul possible.

C'est de ne pas l'avoir qui nous la fait désirer, mais c'est aussi de l'avoir qui nous en fait fatiguer.

Elle, ce féminin dont on est la proie mais qui n'a rien de raison, qui dit tout sur un visage, sur une peinture de visage ou dans un lit de coucher, sous un sein de soutien-gorge et dans un flair d'entre-deux-jambes, à travers un baiser salissant ou la recherche d'un marivaudage, un peu partout mais nulle part.

Après des nuits de satin, on retrouve la vie entre les jambes de soleil, la fille qui couchait avec vous au soleil des autres, et le soleil d'autres filles qui racole vos couchers de satin pour les soirs à venir.

IV

Une nuit d'alcool, je chercherai à briser les amis que j'avais.

Ma solitude brisera les amis que j'avais; une cigarette nerveuse brûlera mes songes de filles, et l'obscurantisme des boissons, noieront l'agréable que j'avais d'être.

Je bémoliserai vos sonates, violons, à l'accord des grands maîtres désaxés de l'idée de terre.

Sur les pianos d'engouement, je fataliserai l'idée de ne plus être.

Où vous serez, musiques, je saurai pécher endormi dans le sexe du rêve, mais je ne réveillerai pas mes rêves de goûter les féminités terrestres, parce que je goûte musique plus qu'amour et je couche avec les bémols avant d'entrer dans le lit des vierges.

Ce soir, plein des fumées de cigarettes, en sonates d'engouements, à la musique de Bach, celui des églises, quand on est loin des églises, dans étourdissement des vins de solitudes, égarés dans le néant de l'inexistence terrestre...!

V

Ce matin, des levers de misère jetaient des yeux dans la tristesse des promenades d'ouvriers.

Toute une nuit du bon Dieu, avait suffi à prolonger l'insomnie cardiaque des sentiments.

Des habits de gala avaient dansé toute une nuit, dans la nuit du bon Dieu, et le matin du pauvre s'était prolongé jusqu'au coucher du riche, les lunes brillaient de différentes couleurs.

Puis dans les couleurs de soleils estropiés, des animaux d'hommes boitaient la sueur du travail, contre le lit pestiféré des bourgeois endormis.

On jouait à la guerre des fétus d'homme, sur l'échiquier de la domination, dans les usines de crucifixions crâniennes, sur les routes couleuvres d'émigration, partout dans le cœur à l'enchère du citoyen d'un pays quelconque, il y avait l'indifférence envers ce mobile servile qu'est l'homme indifférent.

Les ministres jouaient des têtes d'hommes, aux républiques des grandes assemblées.

Radioactivité, radio.....activité,

Radio
Activité.

VI



Ce que je suis venu faire ici ne regarde pas beaucoup les hommes.

C'est d'ailleurs à cause d'eux, que je me suis lancé dans la gueule du désespoir, et que j'attends en séchant mes veines de sang, contre l'absurdité d'être ici.

Quand je passais la porte, je fermais comme un tiroir, qui ne faisait pas partie de l'histoire du monde mais qui était, toutefois, ma propre histoire.

Un simple individu de tiroir qu'on peut manier facilement, et qui se supprime sans atténuer la marche d'un monde aux yeux clos.

VII



Je sais que les hommes sentent la haine à travers la muraille de leurs cœurs; je sais qu'ils ont des plombs prêts, dans leurs yeux, d'éliminer la force de quelqu'un.

Où ils vont, ils ne le savent pas, mais j'ai le mal de les voir se diriger aussi sur moi, sur moi, qui n'ai d'yeux qu'un peu d'espoir.

La bataille a tué les amis que j'avais.

Les amis que j'avais ont tué les amis que j'aurais pu avoir; ils ont tué l'amitié que le monde d'imagination couvait dans ses veines de lendemain.

Puis la bataille s'est terminée dans le sang des réconciliations, ils ont serré dans leurs mains, des mains, ils ont gardé dans leurs cœurs, des cœurs, des haines et des fusils, pour demain.

VIII



Aux doigts des villes, brillent des bracelets d'autos.

Des fusillades de promenades brisent la monotonie des vitrines
aux idées de plâtres.

Puis des portes fatiguées bâillent la monotonie des allers et venir,
et le choc de la vie fait un peu de détresse au tournant des entre-deux âges.

On n'ira plus dans ces villes qui vomissent leurs dîners du midi,
au sortir des masses ouvrières, les poussières dans les crânes d'ouvriers, et la lourdeur
d'un ciel sans Dieu, qui vomit ses prières à la dernière cloche d'angélus.

On n'ira plus dans la salle encombrée de cette ville,
où les chiens font l'enchère de nos os avec des grognements qui pourraient apeurer la
tranquillité des hors-villes.

IX



Celui qui rêvait ainsi à ce grand voyage, pour traverser l'autre rive,
n'imaginait pas que les néons étaient les mêmes en ce Nouveau-monde, et qu'ils n'avaient
que changé de couleur, la pluie était peut-être plus fine et les cheveux des fillettes plus
pâles.

Mais tout était là, transplanté, et qui martelait les cerveaux
comme des boulons dans les crânes d'ouvriers.

Une monotone succession d'images, comme si ce cerveau
si complexe n'avait pas plus de pouvoir, qu'un simple appareil photographique.

X



Il faut se comprendre énormément pour avoir forgé toute une vie
cet ennui, cette lassitude, comme l'arbre prend si longtemps à se faire grand puis mourir
dans la poussière, dans la lèpre des villes.

Pour se jeter à plein enthousiasme dans les dents hideuses
des journées nouvelles, petit à petit, par le soleil et la nuit, assécher ses veines de sang et
raccourcir un souffle.

Il faut être un accident, une tache d'encre insolite
sur un devoir bien fait.

XI

Un baiser à l'amour, comme un coït avec la lèpre.

Tout un plaisir qui dure, qui dure et qui passionne,
mais qui est si brusquement transplanté dans l'absurde des lendemains.

Un coït avec la lèpre, et la lèvre qui est un peu de souvenirs,
de mémoire!

C'est ce lendemain plein des bouches d'habitudes,
en rêves mécaniques, et en sourires calculés, toute une lèpre, la lèvre du déjà vu, du déjà
entendu, du déjà connu.

Il sert à rien de chercher, de courir après des choses,
nos propres choses!

Voler aux autres ses propres choses...!

Et nous sommes, humains, l'éternel merry-go-round,
de journées à paysages et catastrophes cédulées.

XII

Comment voir à travers ce peuple calciné, vos yeux éteints,
derrière la nuit d'ennui, les épaules d'autres qui fauchent vos nuits réjouies.

Nous marchons côte à côte dans cette nuit d'ennui,
ravie à la nuit réjouie par les épaules d'autres aux envies de meilleurs couchers, nous
marchons côte à côte, les doigts mordant nos bouchées de haine à l'enfer d'être ensemble.

Puis nous couchons ensemble, ne sachant où déposer le sexe
qui nous rassemble, et que nous voudrions supprimer sous nos dents, si encore nous
avons nos dents.

Mais le silence et ombres, ombres projetées des songes,
iront fondre dans l'enfer des matins, contre le soleil des répétitions de journées, à la fatigue
des mortelles ecchymoses de bras ouvrants.

XIII



Je m'étouffe à la misérable pâtée des prières d'un Dieu d'église, et je rêve qu'on me pisse les bénitiers que j'aurai quêtés, dans ma misère terrestre, à la queue idiote des confessionnaux.

Je me réjoui de la faible douceur des gens, parce qu'ils n'auront pas la chance que j'entre dans leurs bénéfices.

Je suis sans pitié pour la portée des charités, qui vous ont d'abord guillotiné avant qu'elles se soient vécues.

Je me lamente aux doigts des plaisirs, afin qu'ils n'aient pas à me reprocher, l'austérité des fillettes enfants-de-Marie.

Je me pleut des foulées d'alcool, entre les prières de ma jeunesse, pour noyer la naïveté des idées de mères, accrochées aux dentelles rouges des curés.

XIV



Des hommes se taisent.

Ici dans l'épaississement des diurnes fatalités, la cloison de peur à joué dans l'hérésie bourgeoise; les hommes ne pouvaient plus parler.

Les crânes bolcheviques dans les cosaques des moines, fermaient l'oisif des plumes de gémissements démocratiques.

Puis l'élection a joué dans les scrutins, l'irresponsabilité existentielle de ceux qui se pâmaient, sans savoir ce qu'on fait contre un jour sans soleil.

Sans soleil, contre un jour, dans la perspicacité de rencontres des nuits solaires, à la route des baragouins froussards.

Frustrés de la parole des bouches de vérité, ils verront l'acuité du misérable potentiel des infériorités.

Ils se seront tus contre l'oppression.

XV



À chaque soir elles viennent me voir, avec un point d'angoisse sur les seins, mes solitudes, au coin des rues dès qu'on les approche, elles appellent leur mère.

À chaque soir, les poches dans leur main couverte d'une caresse, au creux de vos poches, qu'on ne sensibilise pas, derrière le mur épais de l'ennui.

À chaque soir, outre la paix, le désir de tout faire, et qui s'éternise dans le destin de ne rien faire.

Clouer cette solitude sur un peu de sang et me voilà parti...!

À chaque soir, parti...!

À chaque soir, au bout des rues d'électricité dans l'absurde tristesse des déambulations d'envie!

A chaque soir, dans vos mitoses de pécher, de lécher le ventre d'interdiction, contre la réglementation monarchique.

À chaque soir, vous ne pourrez jamais rien changer de vous-mêmes.

XVI



Quelle est large la misère qu'on a derrière nos paupières et qui marche dans la nuit du cœur!

C'est la misère qu'on laisse sur les chemins de poussière, par le trou ancien de nos chaussures.

La misère que chante l'orgue de barbarie, au timbre des klaxons embourgeoisés.

Celle que tu cries dans des rêves d'insomnie, et qui se décalque en crânes moites, contre les murs blancs d'un matin.

La misère que tu achètes aux magasins des églises.

Celle que tu craches à Dieu, au jour du vendredi Saint.

XVII



Des têtes qui ne parlent pas.

J'ai fait taire le son que rendait le téléviseur, des bouches et des têtes, des têtes dans des bouches se mettaient à marionnetter, hilarantes, avec des costumes d'anciennes Europes, et des profils Raciniens. Elles disaient des choses, des prêches de curés sous terre, ou des discours de politiciens muets, des gymnastiques de mâchoires incompatibles à toute littérature.

Des têtes qui n'ont pas de sons...!

Des visages d'yeux, des visages de mouvements, et des rires ou des pleurs, tout ça avec tous les romans du monde, toute l'imagination des romanciers de toutes les époques, mais muets, des statues de temples catholiques, colorées et clownesques.

Visages au creux d'âmes virtuelles et défectuelles!

Des amours de pages photogéniques, des amours de papier qui viennent frapper l'écran en électrons d'ondes réfléchissantes!

Un miroir vivant de somnambules muets!

XVIII



Des rivières d'hommes dans tes yeux...ces distances!...
J'ai tué l'idée de luire en tes yeux.

Tu approches tes doigts, pourquoi?

Je suis distant, je suis loin, j'ai perdu la vie des yeux...
Je suis écrasé par le néant, et fuis cette sensible réalité...
Je ne vois plus d'yeux, brume... cela servirait?...à rien.
Des yeux....des yeux...pour voir?...pour pleurer?...
pour rien, pour rien, pour rien.

Pourquoi te dit-on jolie?...je ne sais pas.
Comment?...et avec quoi?...et pourquoi être jolie?...c'est inutile....
et cela ne sert à rien.

Il n'y a plus de rivière d'hommes dans tes yeux, des distances....
Il n'y a jamais eu d'imaginations dans tes yeux, rien qu'un mur...
un mur.. infranchissable et sombre.
Une idée d'apercevoir...un rêve d'yeux....un désir d'yeux.

Jouer avec les mots, dans l'écriture, c'est pouvoir jouer avec les phrases sans avoir pour but de rendre une idée phraséologique. Jouer avec les mots comme jouer avec les dés et d'avoir sa chance. Une succession de mots non préalablement pensés et classifiés, jetés pêle-mêle sur la papier, peut composer un ensemble d'idées malléables et adaptables à l'imagination.

C'est un mode d'écriture qui n'est pas nécessairement dirigé vers l'expression mais qui peut l'atteindre vraisemblablement.

On s'est plu jusqu'à aujourd'hui, dans la poésie, à rendre l'idée dans une phrase; ne serait-il pas aussi expressif de rendre l'idée par les mots, par les successions de mots, même sans cohérence ni vérifiabilité.

Le poète pourrait devenir comme ce tout jeune enfant qui se fait compréhensible envers sa mère, avec des cris qui ne sont pas, bien souvent des phrases. Des mots, l'expression nouvelle du poète nouveau?

soliloques



mémoires

Dans la série soliloques [mémoires](#) d'un homme de maux.



[RETOUR AU CHOIX DES ESCALES](#)



Des fillettes recherchent leur coucher de satin.
Les néons luisent sous le nez retroussé des ombres.
La ruelle jette ses gamelles d'encens.
Dans les yeux les rouges sont fardés, et un pied sur la lune,
je cherche le bout du monde, le bout du doigt dans mon réveil de cauchemars.
Je songe aux tristesses superposées, et les cathédrales
enfouies dans mes plaies, prient le départ des jours d'incandescence.
Les putains s'abandonnent à mes doigts, mais je préfère
la prostitution des yeux de tambours, dans mes veines de pécher.
Visages sans front.
Des voluptés de reins, et mes doigts au diapason des seins.
Des fesses rougies parce qu'on s'assied dessus.
Horreur, mes pieds plats dans la marche longue du départ
sans revenir.

Les genoux des fées sanguines, s'alignent par la vitrine
des condamnés au vice; mes bouquins achètent le coin de mon cerveau où somnole le
froid sommeil de ma paresse; des images de nues s'entassent dans la bouteille alcoolisée
de mon cerveau; des études de chiffres étudiés et des lettres, des versifications, viennent
parfois, comme des boulons dans les fronts d'ouvriers, percer l'image mondaine des
couleurs de fumées de cigares ennuagées d'opium refroidi, des journées de morts et de
suicidés idéalisés;
Des fifis sont collés aux doigts des arbres, et rêvent d'être
des doigts d'arbres.
Je scie la monotonie des rivages de trottoirs, en coupant
les rues pleines d'yeux d'automobiles.
J'abandonne la cadence des néons, en entrant dedans,
et boire un brin à la santé des grappes de raisin.

La fille passe dans un coin d'obscurité et emporte,
une grosse poignée de monnaie, un homme semi ivre et laid, contre une petite poignée de
plaisir.
J'envie d'en faire autant, j'en fais autant, et j'enfouis mes sensations
dans la saloperie de tantôt.
Gigolos, ils effleurent des fesses d'aluminium
et menstruent du Coca-cola.
Une nuit de pisse pleut les océans de demain dans le déluge d'hier.
Un homme pisse le déluge qu'il a bu, dans l'océan
qu'un autre a pissé.
C'est la fin d'hier.

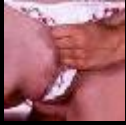


À l'aventure horizontale des macadams, les poutrelles d'ombre,
entre vos soleils de maux de têtes, des crachats de sueur.
À l'aventure fatiguée dans la rue Craig, entre les baraques israélites,
des diminutifs d'homme qui vous racolent au passage, sur la bouche ouverte de leurs
vétusteries de garnitures.
Plus loin, l'absurdité qui se camoufle derrière l'hôtel de ville,
les Messieurs en gris qui sortent, indifférents et rapides, au nez des clochards, ils poussent
des Cadillacs blindées, et leur serviette ne contient même pas une réussite sociale.
Passons près cette lanterne d'un jaune discret,
vers la lourdeur nocturne des faubourgs dégueulasses, les idiotes maisons en rabat-joie
sont jetées en branles, par les rues qui se soutiennent aux cordes à linge; il faut bien se
jeter par là pour éviter les lunes trop nobles, et goûter la senteur humide des vins et rires à
l'index.
Tournez le coin, attendez qu'il fasse nuit
sur le boulevard Saint-Laurent; c'est les luminaires déformés des portes ouvertes de
plaisirs, les néons affolés comme les humains, au bas, très fantoches, poussent leurs
suggestions aux crânes désaxés facilement conscrits.

Dans la bière, il y a tout à noyer, mais elle ne sait pas tout noyer;
il vaut d'essayer, et de peut-être finir une nuit de satin sur une couche prostituée, sans
emplir ses poches de solitudes.
Derrière ce "grill" qui s'ouvre comme une plaie incendiée,
la fumée fait assassin sous vos yeux de sommeil forcé, et les liqueurs coulent entre les
seins chauds des putains; puisqu'il vous faut goûter à pleine gueule la sueur des autres,
entrer dans le ventre sale de filles commercialisées, en profitez jusqu'à la fin, l'écuelle de
votre désir.
Dans un coin de tambour défoncé par les rigolades,
un piano discordant joue des airs sentencieusement immoraux, et les pieds de mains
battent en cadence sous la jupe des filles, les maxillaires d'elles, mâchant la bave de
marins déséquilibrés, qui pissent leurs chansons américaines au fur à mesure.
Sur un stage minuscule une vénus gauchement nue,
présente ses grâces taponnées à travers le son médiocre d'un Saint-Louis Blues
désaccordé.
Elle rit et crie les bras levés en grande imbécile;
une fleur de couchage qui fait pâmer de rire.

La bedaine de Georges, dans un coin, surveille son "business",
et rêve de le faire aussi luxueux que ceux de la Catherine, pendant que des jeunesses
socialisées, dévêtent leurs révolutions de demain hors leurs gueules parfumées par le
cognac.
Près de la sortie, de jeunes "dandys" d'Outremont
le cœur sautant dans le "trill" d'une première tournée des bars, regardent anxieusement les
jambes nues des filles âgées, qui pendent leur chemise ouverte sur une médaille ancienne,
et rêvent de recoucher leur nuit d'antan avec un jeune homme mineur blond du quartier
snob d'Outremont.
Il me semble l'avoir vu ce trou infect, derrière sa nuit pâle,
à toutes les portes lumineuses de la "Main", ces petits bistrot de poche qui s'échangent
leurs filles et se passent les ivrognes à coup de pied dans le cul.
Sur le front de cette dame laide qui encense une "Molson"
sous son nez, on sent qu'il y a eu de la casse avec le mari, de la casse avec les maris, il y
en a toujours eu, et il y en aura toujours derrière l'accrochage de deux sexes...

Il y a des numéros de portes clandestins, vous le savez,
un trois étages qu'il faut monter dans l'anxiété des coins sombres, la fille vous suit et se
dégrafe déjà, le doigt habitué, elle vous montre la caverne noire qui sépare ses deux seins;
vous repasseriez bien dans votre crâne les caresses maternelles, et les sourires pudiques
des petites sœurs en blanc, que vous chassez tous comme des mauvaises pensées; votre
paisible maison de campagne, avec la famille toute perdue, n'est plus au haut de cet
escalier, sur un lit de draps sales, au côté d'une peau de duchesse entremetteuse "en-
affaires-louches".
Il y a le matin tardif qui se réveillera sur un même boulot,
boulevard Saint-Laurent.
Il est loin dans un autre pays, entre les faces de toutes
les Europes clandestines, aux langues foutues, sur les jambes femelles de toutes les
grosseurs et couleurs, dans les cris et le rire et les pleurs et la bave, et dans tout, tout ce
qui sort d'une bouche d'homme, de sale et de sadique.



L'homme.

Le regard posé entre deux perspectives, toujours. L'une bonne l'autre mauvaise.

Cette destinée bilatérale entre les équations esclaves du toucher, du goût, de l'odorat, de l'ouïe, de la vue et de cet autre sens indéfini qui est dans le rêve ou dans le cauchemar.

L'homme soumis à ses deux définitions, l'une intérieure et métaphysique qu'il faut saisir derrière son cerveau à combinaisons essentielles.

L'autre sous le mobile tangible et physique de l'univers divisible et divisé, illimité et limitable.

L'homme entretenu par le monde, dans un monde supérieur qui vient le blesser, le meurtrir, et contre lequel, il faut s'arracher des pleurs, par le travail de vouloir subsister.

Ce monde supérieur entretenu de joies et de malheurs qu'il faut accueillir selon la flemme du jeu. Un monde qui se présente sous la réalité mais qui pourrait bien être l'inconnu tout à fait, de découvertes successives qu'on le fait.

L'homme qui se demande ou s'il est ici pour rester ou s'il n'est pas.

L'homme qui découvre l'incompatibilité d'être ici dans l'absurdité des répétitions de déplaisirs et de plaisirs et qui n'a, pour motif de révolte, que celui de n'avoir pas voulu être.

Car l'homme n'est qu'un instant dans le temps, la mort vient couper l'ennui comme le matin le cauchemar ou le rêve. Mais les autres seuls meurent, nous ne mourrons pas, seulement quand nous sommes morts.

Et c'est pourquoi futile il est d'être ici pour ne se plus trouver ici par la mort qui se charge des fins.

L'homme, aujourd'hui, d'une société mécanique, en enfer de races superposées, devenu l'esclave d'un autre, par la guerre des balles, devenu le sang des autres.

Qui se bat pour l'extinction de la misère humaine, quand c'est en réalité pour l'embourgeoisement de têtes plus élevées que d'autres.

L'homme fragile dans la radioactivité de la bêtise humaine, qui se détruit lui-même, quand Dieu a tellement de fusils pour abattre lui-même ses victimes.

L'homme qui choisit purement le néant, n'a dans son choix, qu'un peu d'orgueil, qui le conduit vers l'enfer des réalités d'existences.

L'homme se demande comment avons pu inventer sa machine pour la laisser se détruire d'elle-même, si c'était une machine à penser, elle ne pense qu'à rapprocher sa fin, et que si ce n'est pas une machine à penser, elle ne pense qu'à vouloir penser approcher sa fin. Dieu dans tout ça est l'auteur de cet accident tragique qu'est l'homme.

soliloques



autres mémoires

Dans la série soliloques [autres mémoires](#) d'un homme de mots.



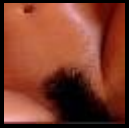
RETOUR AU CHOIX DES ESCALES

IV



Serez-vous songeur si vous considérez un instant l'avenir de la génération qui sortira de ce siècle? Ou nous serons les poupées des imaginations de tourne-disques qui se déhanchent à volonté et respirent hâtivement du plaisir; ou laisserons-nous à l'animal, déjà ahuri de nous voir faire les pitres, le droit à la rationalité, avec laquelle nous jouons comme des jongleurs handicapés. J'ai pour toile de fond l'inimaginable crânerie démoniaque des danses modernes, ces bouches ouvertes sous des yeux de nouveau-nés et l'écrasement horizontal des abdominaux. J'ai pour scène, l'enchevêtrement des déformations pachidermiques, l'exhalaison de cris et d'aboiements d'une génération préhistorique. Enfin, j'ai le spectacle d'une image annihilée sous l'animalité la plus irrationnelle et qui laisserait la brute elle-même, sous le signe de l'auto-supériorité. Je sais gré aux Américains, ces mêmes Américains qui ont failli à la tâche de porter au-delà de l'air respirable, la petite sphère de 20 pouces de diamètre, je leur sais gré d'avoir su déhancher notre civilisation, de l'avoir fait "crawler" au son de musiques infernales pas dignes même de l'écho d'assiettes fracassées. Ils auront contribué à façonner un homme nouveau, et cet homme, j'ai peur d'en imaginer la perspective...

V



J'ai roulé les dés, mon cadran marquait neuf heures.
Trois reines, un roi, un as.
Puis je suis descendu dans le soir montant,
les mains dans mes poches et traînant ma tête sur mon buste.
Pourquoi trois reines, un roi, un as?
Et je roulais les dés dans mon crâne; trois reines, un roi, un as,
et je marchais n'importe où, n'importe comment, au hasard, mais les dés, derrière mon
crâne, marquaient toujours les trois reines, le roi et l'as....
J'ai senti comme une chair humaine dans ma main droite pendante,
ma montre-bracelet marquait minuit.
J'avais marché dans la nuit, et maintenant, cette chair
dans ma main droite pendante était une enfant de seize ans! Je fuyais les réverbères de
lumières, j'avais ma propre fille par la main, et plus tard...je l'embrassais, cette
enfant...innocente.
Je fuyais les visages de lumière.

Elle était amoureuse, et je ne faisais qu'ajouter un soir nouveau
à mon insignifiante marche vers n'importe où. Elle m'aimait, et je ne faisais qu'accepter
cette chair humaine dans ma main pendante, et ce baiser passionné sur mes lèvres
mécaniques.
J'acceptais les circonstances...au hasard des circonstances,
et mon crâne marquait encore les trois reines, le roi et l'as, les dés m'avaient par la gorge,
ils ne me quittaient pas, mon crâne et mes images de crânes s'étaient fait un domaine.
Il y avait ces dés, et ces remords, et cette nausée qui n'avaient
qu'une face où tomber.
Ce n'était plus du hasard...dans ma chambre, sur cette table,
où il y avait toujours ce même vêtement de fillette..., les dés marquaient trois reines, un roi,
un as!



Je n'ai pas profité de ce clair de lune.
Je n'aurais pu, d'ailleurs.
Je suis isolé dans ce bled, et... j'ai peur.
À seize ans, une fille est bien plus perverse qu'à tout âge;
elle est toute dans ses yeux, tout est dans ses yeux, elle est... adorable.
C'est pourquoi j'ai peur.
Et je laisse filer la lune derrière un nuage.
Je ne la vois plus un moment et je ferme les yeux.
Je pense à toute autre chose.
Que je suis malheureux, parce que je ne peux pas.
Je ne suis pas libre... je vais m'en aller... je n'en peux plus...
je suis malheureux.
Mais je dessine les arbres.
La lune galope derrière un nuage.
Un nouveau clair de lune.
Et je revois ses yeux.
Je vais succomber si elle ne s'arrête pas d'être jolie,
si elle ne s'arrête pas d'être belle, si elle ne s'en va pas.

Je vais l'aimer, et ce sera fatal pour ma solitude,
dangereux pour sa jeunesse.
Qu'est-il arrivé?
Rien.
Une simple histoire.
Un clair de lune d'histoire qu'il faudra enterrer dans un rêve.
Et puis, des pages blanches, de nouvelles pages
et des histoires nouvelles; elle sera dans l'histoire, à seize ans, une tentation, et je n'y
penserai même plus; mais elle continuera d'être jolie, et c'est ce que je regrette.
Je suis revenu chez moi.
Sur le trottoir, il y avait une enfant... de seize ans... une enfant
qui jouait dans la rue... comme tous les enfants... qui jouent dans la rue, sans se soucier de
vieillir.
J'ai avalé ma salive, je me suis arrêté, j'ai regardé.
Je crois que j'ai continué d'exister, car je ne regarde plus les filles.
Je les imagine.



Je vais allumer.

Il fait noir dans ma chambre.

Ces mots, écrits dans un bled, au bout du monde, chez les anglais,
et rien que ma solitude...

C'est un interrupteur électrique.

Et pourquoi pas?

J'ai du allumer, il m'a fallu appuyer sur l'interrupteur!

Comme je suis seul! Et comment il faut penser lorsqu'on est seul!

Pourquoi?

Je n'en sais rien, moi.

J'ai une envie folle de m'étendre. M'étendre nu sur mon lit.

Mais il y a ce verre de bière sur ma table à côté de mon lit.

Un verre de bière où il n'y a plus de bière, mais des mégots
et des bouts de papier.

Comme c'est vide un verre, et comme c'est froid, et comme c'est
ennuyeux! C'est ennuyeux comme cette chambre, et vide comme cette chambre et
silencieux.

C'est froid et c'est sans conscience, une femme nue qui dort
le long d'un mur inaccessible.



J'ai dû me déshabiller en vitesse.

Je ne me souviens plus.

Je suis étendu sur mon lit et je me sens ici.

C'est bizarre tout de même, être ici... ici... maudit que c'est marrant, comme s'il n'y avait pas mille autres endroits.

Je suis seul.

J'ai du glisser mes doigts sur mon ventre, je tressaille et j'ai des idées folles qui me viennent soudain.

Puis soudain, j'éjacule.

Et mes idées s'envolent, les images que j'avais derrière mes yeux, et je ne suis plus tendu, mais mon cœur bat très vite.

Puis, j'ai des regrets, des regrets inutiles.

Mais je suis encore ici, et je pense à ma mère. C'est fou de toujours placer sa mère dans ces situations-là, vos doigts qui sont encore humides.

On ne devrait pas avoir des idées, on n'existerait plus, ce serait une création réussie...

Je ne veux pas croire qu'il me faut dormir déjà. Mais il fait noir, et j'entends le tic-tac du cadran.

Mais je n'ai pas vu ce jour. Ce n'est pas qu'il fût agréable, il fût ennuyeux. Mais c'est que mes nuits, aussi, sont ennuyeuses.

Que faire?

Arrêter ce maudit tic-tac du cadran? je ne sais pas, peut-être que ça n'arrêterait pas la nuit?

Et ce battement de mon cœur? j'ai du porter ma main sur mon cœur, il a le même tic-tac que mon cadran.

Cette armée, cette misérable armée qui va jusqu'à "mettre au pas" mon anatomie, avec les mécaniques humaines.

Mais j'ai la main sur mon cœur, et ce bruit me fatigue aussi; l'arrêter?

Mais ce serait peut-être ennuyeux d'être mort? Comment en sortir? je n'en sais plus rien. Je dors et ça me suffit pour le moment.

IX



Je me suis réveillé.

Et pourquoi pas, c'est le matin.

Mon cadran s'est arrêté, à la même heure, toujours. Il semble s'être mis au pas de mes habitudes.

Comme c'est con...

Tout semble être conçu pour des actions automatiques.

Ce son rauque que donne un tuyau sous pression, je ne l'entends pas pour la première fois, mais je l'entends toujours à la même heure et j'en suis même venu à l'appréhender; je l'entends avant même qu'il ne s'exécute.

Il y a des bruits de convois militaires au-dehors et des cadences de pas. Je dois être dans un camp militaire.

Comme c'est idiot.

Et moi qui ai la guerre en horreur.

Et cette couleur kaki qui me fait chier... je dois être cinglé,

je suis un militaire, je dois être idiot... mais pourquoi pas?... idiot... je suis idiot... nous sommes idiots... tout est idiot... n'en parlons plus.

La première personne à qui j'ai parlé ce matin, c'était à moi-même.

Je ne parle pas beaucoup, je suis trop seul. Et je suis tout seul à m'entendre.

Je me parle à moi-même.

Et pourquoi je me parle à moi-même? Je pense beaucoup trop.

Tout ce que je dirais à d'autres, je l'ai derrière mon crâne, et je n'ai qu'une solution à mes problèmes, la mienne.

X



Tout ce que j'imagine n'aura donc pas subi la purge du monde extérieur.

Tant mieux.

On embête les autres avec ses idées et l'on s'embête soi-même; j'aime mieux ce rêve absurde que la réalité absurde.

Ce matin est dimanche.

Je ne travaille pas... voilà la différence.

Des amis vont à la messe, ils sont catholiques.

J'étais catholique, maintenant... je ne sais plus.

La religion m'a beaucoup trop influencé, j'en ai perdu la mémoire.

Maintenant, je suis somnambule, mais la religion ne m'influence plus.

Elle m'emmerde.

Et c'est toute la différence.

XI



J'ai bu, enfin j'ai du boire.

Je me sens tout inconnu à moi-même, je ne sais pas, il me semble que j'existe, enfin!

Je vois toutes sortes de choses, des choses réelles qui n'ont pas le temps de se coller à mes yeux, des choses qui existent.

Quand je n'ai pas bu, je m'en souviens, je m'accroche aux choses, aux objets, aux idées, ou plutôt ce sont elles qui se collent à moi et qui m'interrogent, me scrutent et me morfondent.

Je ne suis plus réellement avec des idées qui n'ont pas de solution, je suis la proie des idées, et des choses.

Je crois qu'il faudrait être constamment comme je me sens présentement: un inconnu, ou une chose vis-à-vis les choses elles-mêmes.

Il me semble que lorsque c'est moi qui mène les idées,

il n'y a plus de solutions, je suis perdu, je proteste, je ne concède jamais, mais je combats; mais maintenant, je me sens mené comme un fœtus, je virevolte par-ci par-là, incohérent, et je n'ai pas de soucis!

Les idées me mènent.

Je suis....

XII



J'ai du tomber de sommeil.

Et maintenant, c'est un mauvais rêve qui me remet à la réalité.

Mais quelle réalité!...

Je ne sais pas pourquoi, mais je me regarde dans la glace.

Comme je suis bizarre!

J'ai beau reculer, m'approcher, me frotter à la glace,

sur tous les angles, je ne vois rien d'intéressant, j'ai raison de faire peur aux petites filles... avec une tête comme la mienne, qui n'aurait pas peur?...

Enfin, j'ai beau m'analyser, je ne me comprends pas plus, et ce que je découvre ne fait qu'ajouter à mon néant.

Il n'y a que mes yeux, mes yeux... j'ai du cacher tout le reste

de mon visage pour découvrir que j'avais des yeux, et qu'ils ne faisaient pas horreur, mais j'ai du aussi découvrir qu'ils ne se devaient pas appartenir au reste de mon visage... à quelqu'un d'autre... seuls, isolés, ils ne me font pas honte.

Et puis, j'ai du tomber le visage sur la glace, c'était froid, c'était glacé.

J'ai presque pleuré, et lorsque je me fais presque pleurer,

c'est dire que je pleurerais bien... si je savais encore pleurer. Pourquoi? ce n'est pas une suite à mes découvertes, ce n'est pas la peine que j'éprouve à me sentir ce déchet!

C'est justement ce déchet que je ne suis pas... qui me rend triste.

Je trouve plutôt cela inutile d'être devant cette glace,

inutile d'avoir des yeux, une bouche, un nez, et tout!... si je pouvais briser ma glace...



J'ai fait semblant d'être heureux?

Sans doute.

Il est trois heures dans la nuit, je ne ressens plus aucune joie, et je suis redevenu insensible.

Le "party" est fini.

Je retourne dans mon lit, porter ces choses déjà vieilles, au creux d'un rêve impossible.

Puis j'ai du me faire des ennemis.

Et je m'en fous! je n'aime pas, sans doute, me faire des ennemis, mais j'aime cette femme belle et désirable, la conquérir un peu... bien que mariée, et la laisser ensuite... elle aussi, j'espère, au creux d'un rêve impossible, dans la nuit d'un lit marital.

Quelle aventure!

Mickey m'a déclaré, qu'elle m'aimait... j'ai du le faire aussi.

Et nous ne nous sommes presque pas quittés, juste assez

pour éviter ces quelques regards embarrassés du mari... et les expressions puritaines des autres invités.

Serai-je noyé dans ce rêve impossible au tréfonds du Lac Érié,

demain sur ce sinistre bateau de pêche entre hommes, entre soldats, entre rivaux et ce mari jaloux?

soliloques



confessions

Dans la série soliloques [confessions](#) d'un homme de maux.



Je ne sais plus à qui parler.

À moi-même? Comme c'est fou! Je me perds, je ne me comprends pas. Il me faudrait un interlocuteur, un naïf pour me croire.

J'ai du descendre l'escalier et me réfugier au "Mess des officiers".

Je ne comprends pas si je l'ai réellement voulu.

Sans doute, j'ai instinctivement voulu déplacer ma solitude.

Il y a un verre de bière devant moi, le "barman" endormi qui décore un coin du miroir, et seulement des bruits discrets, un peu partout, sur les murs et dans l'air. Suis-je malheureux? Cela n'est plus sur.

J'ai définitivement perdu cette habitude qu'ont les "existants", de différencier l'endroit où être heureux de celui où ne pas l'être.

Mon sourire, sur les lèvres, n'indique-t-il rien alors? Je suis ici en permanence, j'attends, quelque chose doit se produire, et alors, nous verrons.

Je me fais croire que j'existe, en attendant.

Vous allez vous piquer, vous couper le doigt, et le sang rouge va gicler, et peut-être aurez-vous découvert que vous existez?

Comment donc, je n'y avais pas pensé?

Voilà, c'est fait.

Mais rien n'a changé.

Je suis encore moins avancé.

J'ai abîmé mon mouchoir.

C'est tout.

Se laisser traîner, se laisser exister...

Ce matin, je me suis réveillé, comme d'habitude, je ne sais pas pourquoi, mais mon cadran n'a pas sonné, il s'est cogné la tête durant mon sommeil, et il s'est tu.

Le chanceux...

Mais il n'a pas dérangé mes habitudes.

Lui, il a eu un accident, mais j'ai continué à remuer, à remuer d'abord les yeux, toujours à la même heure.

Le soleil est venu dans ma chambre, chatouiller le coin de ma chambre, comme il le fait toujours, à la même heure, tous les matins.

Pourquoi? Je ne sais pas, je ne sais pas... mais je dois réellement exister?



Je suis encore venu à ce bar.

C'était pour boire.

Le Padre est assis dans ce coin.

Le Padre, c'est le représentant de l'église protestante dans le camp.

Il est assis à ce bar, aussi, et c'est pour boire.

Lui aussi, pour s'arrêter de penser, sans doute, et je n'ai pu m'empêcher de lui poser la question.

- Et pourquoi s'arrêter de penser? m'a-t-il répondu.

- C'est inutile dis-je.

- Rien n'est inutile, nous avons tous un but, n'est-ce- pas, et la vie n'est pas si mauvaise!

L'imbécile, il est heureux.

Mais il est heureux!

Je l'ai regardé, longtemps, je l'ai scruté, je cherchais à découvrir

quelque chose, quelque chose que je n'ai pas. il a dû s'apercevoir que je n'allais pas bien.

Il s'est approché.

- Vous croyez en Dieu?

Croire en Dieu, quelle question.

On ne crois pas en Dieu, on le sent.

C'est bien là la façon qu'ont toutes ces religions, d'interpréter la sensation de Dieu.

- J'ai la sensation de Dieu, lui dis-je.

- C'est une façon bien dangereuse d'interpréter l'existence de Dieu, dit-il.

- Tout le monde, dis-je, sensibilise Dieu, et toutes vos religions pervertissent les gens, en leur imposant la croyance en Dieu. Ils n'ont pas besoin de croire en Dieu.

Ils sentent Dieu, c'est tout.

Je crois qu'il a été un peu vexé et scandalisé.

Il m'a demandé si j'appartenais à une religion.

Je lui ai répondu que la religion était inutile.

- C'est une erreur d'enseigner Dieu aux gens, c'est de la politique. Les gens sont naïfs, et vous le savez. Pourquoi ajouter des problèmes à ces cerveaux déjà si empêtrés?.



Je dois entrer dans mon histoire.

Ce n'est pas sérieux.

Je dois me définir...ou suis-je idiot?...idiot!...

Quel univers ce mot!

Il doit courir bien des fois derrière mon crâne, derrière mes yeux.

Je l'ai découvert dans mon lit...au creux d'un rêve.

Il faisait noir dans mon rêve, et il y avait du sang, des cafards
et des chiens morts...et il y avait un sourire qui gisait là, un sourire heureux, le mien.

Quelque chose m'a réveillé...un fluide...une mare humide gisait
à la hauteur de ma cuisse!...une mare humide à la place d'un sourire.

La réalité m'avait par la gorge...j'étais là...j'étais idiot.

Je me suis déplacé un peu.

C'est tout.

Il y a cette chose que j'ai découverte dans mes draps...
dans mes rêves.

Cette définition, je la tiens par la main et je la vis.

Je suis idiot...

Je suis idiot...nous sommes idiots.

Je me lève le matin, c'est être idiot.

Je suis mécanique, je suis un robot, je mange du boeuf tous les jours
et un œuf tous les matins.

Le facteur traîne ses pieds sur le porche, en bas, à sept heures
et trente.

Je suis idiot.

Je vis, nous vivons tous, nous sommes idiots...je suis idiot.

je suis numéroté.

J'ai mon soleil personnel, j'ai mes jours personnels,
mon jour personnel.

Je ne m'arrêterai pas...ils ont mon numéro, ils me tiennent
au bout du fil, ils me garrottent, les salauds, et ils me cachent la mort, je ne sais même plus
s'il me faut y entrer, je la voie trop semblable, trop mécanique!... mes habitudes, elles me
suivraient?

Ce sera pour demain.

J'ai sommeil encore.

IV



Je n'ai plus de pensées.
Plus rien.
J'ai des soupçons.
Je finirai bien par me laisser tomber.
Je ne crois pas, en rien, je ne crois en rien.
J'ai peur.
Si je réussis à fermer les yeux, je ne les rouvrirai plus. Plus jamais.
J'ai des soupçons.
Et j'ai peur des soupçons.
J'ai peur.
Rien me semble réel, tout est imaginaire.
Tout me passe par les yeux, par le blanc des yeux,
et se perd dans mon crâne.
Je ne sens rien.
Je suis perdu là-dedans.
Il y a des idées qui m'en veulent.
Qui me font la guerre.
Qui me contredisent.
J'ai des soupçons sur mes idées.
J'ai des soupçons sur mes actes et mes sens.
J'écris, et je me soupçonne que non.
Que je suis nulle part où, que je fais toute autre chose.
C'est pourquoi je voudrais aimer, et je suis aimé.
J'ai peur.
J'ai des soupçons sur mes sentiments, et je les trouve irréels,
ils sont le néant.
Dans mon crâne, ils se font la lutte.
Je me referme derrière moi-même.
J'essaie de ne plus penser, de ne pas aimer ou de ne pas être aimé.
Les idées, ou les soupçons ne me quittent pas.
Il me faudra ouvrir une autre porte, une gorge peut-être.
Un monde que je ne connais pas.
J'ai tellement peur des mondes.
Peur qu'ils soient mon monde à moi, le même.
Je n'ouvrirai pas de porte.
Je me laisserai porter, par mes soupçons, par mes idées, dans mon
crâne, irréversibles.
J'ai cette façon d'être amoureux.
Je suis insensé.

V



Comment pouvoir aimer cette inconnue?

Elle aurait découvert quelque chose en moi?

Pas moi.

Je suis inconnu à moi-même.

Je suis perdu.

Elle m'aura classifié? Elle m'aura trouvé un monde? Elle me le dira.

Elle m'aime?

Je suis amoureux... peut-être?

VI



Je l'ai regardée dans les yeux trop longtemps.

Je n'aurais pas dû.

- "It's too bad".

Je me sens, maintenant, un peu accroché à elle.

- "It's too bad".

Je suis sans doute le seul à connaître le fond de cette phrase.

Elle ne sait pas.

Elle me regarde.

- "What's too bad?".

Si elle savait.

Si elle savait que je l'aime, elle ne le saura sans doute jamais,

si ce n'est que je semble l'aimer quelque fois, et que je suis un parfait inconnu d'autres fois.

- "You are lovely".

Je n'ai pu trouver d'autres mots pour la définir.

Je ne puis traduire ce caractère, ce visage trop jeune pour appartenir, déjà, à quelqu'un.

J'aime me sentir cruel.

Lorsque je sais être aimé, et je sens trop souvent que je ne le suis pas, je préfère l'indifférence.

Je me dure plus longtemps dans la conquête de jolis visages.

Mais je les perds plus vite.



J'ai la tête trop pleine d'idées.
C'est froid.
C'est réellement froid.
Et il fait froid.
J'ai une chanson dans la gorge, aussi.
Un "New-Orleans".
La même fillette d'images derrière mes yeux.
Et cette musique qui se joue sur mes lèvres.
J'ai des images partout, dans ma tête.
J'ai des songes d'idées, ici et là.
Mais je n'en puis sortir.
Je suis prisonnier aussi.
Prisonnier de ma façon d'exister.
Je vais me balancer!
Ma façon d'exister!
C'est bien la raison d'exister, avoir une façon d'exister. Idiot.
J'existe.
Derrière mes yeux, juste dans mon imagination.
Dans ce que je vois derrière mon crâne.
Je n'existe pas réellement dans cet univers de sensations.
Toutes mes sensations sont dans mon imagination.
J'existe en ce que j'imagine.
Je rêve.
Je suis...idiot peut-être?
Mais je suis tout derrière mon crâne maudit.
Et dire qu'on peut mourir par le crâne...
Quel imbécile a pu forger cette machine!
Quel égoïste!
C'est encore froid.
Et ce le sera toujours.
Cet air de jazz ne me quittera jamais.
C'est ma façon d'exister.
J'aimerai toujours cette fillette, derrière mes yeux.
Je ne le lui dirai jamais.
Cela ne serait plus ma façon d'exister.
Je suis malheureux.
C'est ma seule façon d'exister.



Je me suis découvert que j'étais idiot, encore, idiot, idiot, idiot...

Je me suis composé un concerto sur le piano, concerto dont je n'aurai plus mémoire, puisque je n'ai jamais su toucher du clavier.

Je suis seul, j'ai bu, et je pense à ce que je n'atteindrai jamais, je pense à l'infini, je suis perdu.

J'ai bu, et je découvre que je suis un monstre, dans une nuit presque noire, je m'acharne sur les notes noires et blanches.

Je couche mon front sur le clavier, pendant que mon poids tout entier le martèle et que personne, nul que moi, n'entends le son de cette "musique" inconnue. Je suis idiot.

Pour celui qui entendrait la musique sortie de cet instrument... oh, solitude, oh tristesse ... tu as arraché ces sons barbares de mes doigts, tu m'as arraché ces sons, ces notes, cette musique inconnue.

Oh misère, oh tristesse, oh solitude... je suis perdu dans le son, dans le bruit de mes doigts, je suis dans le bruit, je suis dans le son, je défonce mes veines, je veux briser ces notes, je veux détruire ce piano, ce son que je voudrais plus intense, je suis idiot, je suis idiot... du son!...du son! du bruit!... de la musique!... ou la mort... ou rien... ou la paix... ou l'amour... ou l'impossible... je suis idiot... voilà, - "I'm crazy".



Je sens que je regretterai ce pays-là, cette solitude de pays,
je sens que je regretterai cette solitude faite de peu de choses et d'amours au passage.
J'ai toujours découvert trop tard ce qui pouvait me retenir
dans un lieu.

Fillette ... je t'aimais bien, et tu ne le sauras jamais.

Tu étais trop jeune pour le savoir, et tu restes encore trop jeune
pour garder un souvenir de moi... nous irons chacun notre chemin.

Nous aurons perdu "l'occasion" de s'aimer bien.

Comme tout cela est impossible: l'amour, la beauté, la jeunesse,
et nous deux!

Est-ce bien une étape dans ma vie, ce bled, cette solitude
et ces quelques sourires?

Je ne crois plus réellement aux étapes.

Je crois plutôt qu'il n'y a qu'une seule étape.

Il y a bien des changements de lieux, mais ce ne sont pas
des changements de paysages.

Tout se ressemble.

Je serai là, demain; ce sera ailleurs... mais implacablement
dans la routine.

Je suis encastré dans la routine, je suis fondu dans ce bloc,
impossible d'en sortir.

Je crois réellement que j'existe, et c'est ce qui m'afflige,
cette façon d'exister.

Je sais plus réellement à qui poser la question.

La question. Les questions.

Des questions.

Je suis bourré de questions.

Je suis égaré.

Je suis essoufflé... de vivre. Mais qui donc me répondra?

Comme c'est idiot!

Tant d'humanité autour de moi, tant d'esprits dans cet univers,
et personne à qui poser des questions.

Personne, rien que des objets, une pipe, un cadran, une montre,
tout ça, et rien que ça, ce sont mes amis, mes seuls amis,
mes amis très chers, qui m'obéissent, et qui se collent à moi.

Un crayon, du papier, des idées et des mots, mes très chers amis,
parlez, mais parlez...

Je m'en vais encore... absurdité.

X



Je suis ici... comme ailleurs..

On a retourné mon être...dans un ancien chapitre,
où il ne s'appartient pas plus qu'ailleurs

Là-bas.... ici.

Je suis arrivé au bout de mon trou.

Quelques jours sur un train qui se désole,
entre deux paysages identiques.

Des arbres... des villes... des animaux... puis des arbres encore...

deux paysages, d'un côté et de l'autre d'une rangée de fenêtres... sur un train, entre mes
deux éternités de solitudes.

J'avais laissé là-bas... une fille, parmi tout ce qui me faisait souffrir,
une fille, que je commençais à aimer. Puis je voyais plus loin... une autre fille, parmi tous
les plaisirs appréhendés, une fille, que je commençais à ne plus aimer.

Puis on m'a jeté comme une poche, sur le dur du pavé.

La fumée noire des usines, sans doute, bavait sur moi.

J'avais déjà ma chemise crottée.

Et j'avais honte de rencontrer les gens..

Des gens?... sur le débarcadère, qui ne me voyaient même pas.

Personne pour m'attendre!... j'ai bu un café noir.

J'ai revu les murs gris des édifices au bout de mon nez.

Je marchais dans la crotte des chevaux, sur le macadam;

j'avais déjà mal aux pieds.

La ville!...

J'avais la bouche ouverte, j'allais restituer tout mon corps,
cette merde, cette nausée et ces sandwiches d'hier!... j'ai tout reconnu.

La ville... les gens et leurs visages mécaniques...

les mêmes rues qui n'ont pas changé de trajet, où le hasard me porte jusqu'à mon "home".

Je n'ai même pas changé de ville.

Ai-je vraiment changé de ville?... de lieu?... je ne sais pas,
et puis je m'en fou.

C'est peut-être pourquoi je n'ai pas changé de lieu...

je m'en fou de changer de lieu.

Je suis simplement fatigué... d'avoir à me déranger

Je ferme mes yeux sur les changements d'images et

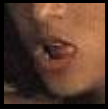
je fais mes voyages au bout de mon crâne... simplement

XI



J'ai dû recommencer à vivre, comme les autres.
Ou peut-être, n'ai-je jamais vécu?... enfin, je ne sais pas;
j'ai regardé mon cadran, pour la première fois depuis mon retour, il marquait l'endroit où je
l'avais laissé il y a trois mois.
Il marquait sept heures (il était arrêté), ma montre aussi
marquait sept heures.
Comme c'est idiot!
Il faisait noir entre mes rideaux et sur le mur de la maison voisine,
mon horizon.
Il devait être tard et les roues des autos roulaient sur l'humidité
du matin, il avait plu sans doute, et je n'avais de pensées pour rien.
Je me suis étendu sur mon lit, dans mes draps, nu,
et j'ai fait semblant d'avoir des rêves, d'avoir de l'imagination.
Cela a réussi.
J'ai joui... une seconde, puis j'ai dormi.
Je recommençais à vivre.

XII



Derrière mon crâne on disait: vas-y, ne refuse pas...
tu n'as plus rien à faire ici... je n'ai rien fait, et je suis toujours ici.
Mon crâne dit encore les mêmes choses: vas-y ne refuse pas...
tu n'as plus rien à faire ici...
Je ne fais toujours rien; je longe les mêmes murs rigides
à perte de vue, je médite au-dessus des fleuves qui sereinent, j'évite la roue meurtrière des
mécaniques et l'ascension périlleuse des gratte-ciel de marbre.
Le filet noir d'un trait d'encre sur un papier immaculé,
m'a fait rêver tout un temps.
J'ai consulté le filet d'encre noir, je lui ai parlé,
je l'ai regardé longtemps et j'ai trouvé ça idiot.
Hier c'était un interrupteur électrique qui m'avait fait froid aux doigts;
un verre de bière vide sur ma table de travail, un verre immobile, avec des courbes,
immobile et luisant; comme c'est vide un verre!... comme c'est froid un interrupteur
électrique!... et comment c'est idiot de regarder un filet d'encre noire sur un papier
immaculé!...
J'avais vingt ans.

Il y avait des poussières d'hommes dans les rues.
Je me levais ce matin, derrière mon rideau fermé sur le soleil,
collé aux tempes du mur d'en face.
Mon rideau était fermé, le mur d'en face me cachait
les poussières d'hommes dans la rue, rien de nouveau, et pourtant il y avait des poussières
d'hommes dans la rue du matin, je le savais.
Je n'avais pas cessé de vivre.
Je le savais aussi.
Cela me faisait souffrir.
j'ai du descendre un escalier.
Un escalier... c'est l'escalier que je descendais.
Le même, toujours le même.
Je ne lui connaissais pas le nombre de marches
et l'idée ne m'était jamais venue de les compter.
Cela était sans importance, comme tout.
Des jours, des années à descendre et remonter le même escalier,
et vous savez que le bois fatigué fait entendre le même craquement à l'endroit que vous
savez, c'est une habitude.

Et un escalier... c'est un objet, un objet parmi les objets,
un objet parmi les êtres, les êtres parmi les objets, et vous êtes fixé.

soliloques



confessions

Dans la série soliloques [confessions](#) d'un homme de maux.



Je suis descendu chez Maxime.

Maxime, c'est un restaurant.

Ce n'est pas un personnage, je ne connais pas les personnages ou du moins, je ne leur parle pas.

Ils ont des visages, des visages atablés toujours au même endroit; je connais leurs visages, c'est tout, et je sais qu'ils seront toujours là, lorsque j'y serai moi-même.

Un porto, c'est pour le père Alexandre. Comment je sais son nom?

Un jour, j'ai su prononcer son nom dans ma tête.

Comment c'est venu? je ne sais plus.

Un porto...je n'ai jamais bu cette liqueur.

Je le regarde l'enfiler, il doit l'aimer, il en demande à nouveau.

Ma liqueur à moi, c'est le rye, et je ne pourrais pas dire pourquoi c'est le rye.

Un jour, j'ai commandé du rye, et depuis je n'ai jamais cessé de commander du rye.

Je crois que c'est plutôt une habitude. Une habitude prise à l'armée. Le père Alexandre n'a jamais bu autre chose que du porto, j'en suis convaincu.

Il est né pour le porto, il mourra en buvant du porto.

Moi, je voudrais bien changer, mais je sais que ça ne servirait à rien.

Je boirai toujours du rye.

I n'arrive jamais rien chez Maxime.

C'est un trou bien discret; peut-être un peu trop discret.

Les aventures sont derrière les visages.

On sait que Mireille fera son tour vers les dix heures;

elle ira coucher ensuite avec quelqu'un, jamais le même homme, ça, c'est marqué, c'est marqué sur sa robe, c'est marqué sur ses gestes, c'est marqué sur ses lèvres et ses yeux qui font des tours.

Un jour, pas toujours, un inconnu entre et regarde.

Il est nouveau.

Il ressort très vite et je sais qu'en même temps, Mireille a disparu.

C'est là-haut, dans un troisième, un numéro de porte

qui est peut-être pareil au mien, c'est là-haut qu'il y aura une aventure insignifiante. Mireille, je ne la reverrai plus du soir.

Quand le père Isidore entre la tête basse, on sait qu'il a lutté,

et le malheur c'est qu'il est toujours vaincu. Il descend chez Maxime, et sa femme n'est pas longue à l'y attraper. Il la suit, docile, sans discours, comme un chien battu. C'est marqué sur leurs fronts qu'ils se sont battus.

Maxime, je me suis longtemps demandé qui était Maxime. Et je sais que je sortirai aujourd'hui sans avoir su qui était Maxime.

Maxime, c'est un nom d'homme, du moins je crois. Pourtant,

derrière le comptoir, je n'ai jamais vu d'homme. C'est une femme, une femme grosse, elle bave un sourire au coin des lèvres; elle se croit heureuse.

Mais Maxime n'est pas son nom...est-ce un nom d'homme ou ce nom d'homme est-il le nom de la grosse dame? Je ne sais pas.

Je ne le saurai jamais.

C'est sans importance.

Moi, je porte un nom, et je ne sais pas pourquoi. Tous les hommes portent un nom, et ils ne savent pas pourquoi.



Ici, je devrais m'arrêter de penser.

Il n'y a vraiment pas de raison de penser.

J'aperçois le professeur dans un coin retiré du parc

où il s'absorbe comme toujours. J'espère qu'il ne me verra pas. Chaque fois qu'il me voit, il me fait des signes, il a l'air intéressé, il sourit, lui qui sourit peu. J'ai l'air de l'amuser ou de l'intéresser.

C'est arrivé, la première fois, il y a un moi, dans ce parc, sur le même banc j'étais assis et il couvrait le même coin d'ombre. J'avais un livre ouvert devant mes yeux, que je ne lisais pas; il a paru content que je lise, il y a si peu de gens qui lisent. Il n'a certes pas remarqué le titre, de si loin en plus d'être apparemment myope.

D'ailleurs je n'ai jamais remarqué moi-même le titre de ce livre.

J'essayais de faire quelque chose tout simplement. Sans ne jamais y réussir comme maintenant d'ailleurs. Ma tête était dans le vide.

Penser!...je pense...sans raison.

Et surtout des choses...que je ne comprends pas.

Il m'a vu.

Il me semble que le soleil a baissé, qu'il fait un peu plus froid.

C'est la brise dans mes narines et sous mes culottes.

Elle me donne envie de me retirer.

Le professeur m'a vu.

Il a retiré son chapeau, il est poli.

J'ai vraiment envie de pisser maintenant.

Le professeur est toujours là qui me regarde...qui me sourît, j'essaie moi-même...une grimace qui plisse mes joues.

Comment faire pour sourire, quand on n'a pas idée?

J'aimerais courir aux latrines, mais il y a le professeur qui jette des coups d'œil sur moi.

C'est de la maladie un professeur d'école. Je ne les ai jamais aimés, mais ils méritent plus qu'ils ne reçoivent.

Ce serait regrettable et choquant d'aller pisser pendant qu'il jouit à me regarder.

Quand j'étais élève, je l'aurais trouvé idiot. Maintenant c'est moi qui suis idiot.

Lui, il est là, c'est tout.

Comme les arbres, immobile et maître...de moi, ou de ce qu'il croit en moi.

Quand je me suis penché pour ramasser mon livre, il y avait un grand corps maigre qui se levait d'un coin d'ombre:.....le professeur.

La première fois que je le voyais debout. Il était âgé, la tête basse d'homme fatigué. Un personnage à faire rire bien des étudiants.

Je le plains d'être encore dans l'enseignement.

Pourquoi ne garde-t-il pas ce qu'il sait pour lui, pour lui seul?

les autres ne veulent pas apprendre ce que vous savez, ils s'en moquent, ils vous rient au nez.

Le professeur, il a beaucoup plus de chance avec la nature, les arbres, l'eau et l'espace, il bouge les lèvres quand il est seul et je sens qu'il parle à quelqu'un.

A lui-même?...c'est qu'il a découvert une façon d'être entendu.

Si j'essayais aussi de me parler! non.

Maintenant il est devant moi.

- Je sais que vous êtes intelligent, a-t-il dit.

C'est lui qui a parlé. Il y a des gens intelligents?...il n'est plus dans l'enseignement, c'est marqué. Je n'ai jamais su ce qu'était l'intelligence moi.

- "Vous êtes intelligent" a-t-il dit.

Maintenant il est sérieux.

C'était une manière d'entrée en matière. Il croyait me faire plaisir.

Maintenant il me fait plaisir en ne sachant pas ce que c'est que de faire plaisir.

Il s'assoit; je sens qu'il restera longtemps.

Mon envie de pisser me fait serrer les genoux.

J'ai bien peur qu'il soit sérieux.

J'ai bien peur qu'il se mette à parler.

XVI



Je me suis tassé dans mon lit.

J'avais froid.

Il faisait cauchemar dans ma tête, et je n'arrivais pas à m'endormir.

Rien à faire, tourner.

Je ramassais mes couvertures sur le plancher et j'essayais encore.

Puis le son du cadran est entré dans ma tête. Je sentais qu'il était tout entier dans ma tête.

Le cadran.

Pourquoi devais-je l'entendre maintenant que j'y pense.

Avant que je songe au cadran, il ne me dérangeait pas. Il a fallu

que j'y pense. Il a fallu que je pense au cadran pour qu'il commence à sauter dans ma tête.

Et maintenant, comment m'en défaire?...

Puis je sens la porte qui bat au vent, ce sera comme le cadran.

Et des idées, comme le cadran. Et plus la nuit avance, plus de choses et d'idées nouvelles qui me hantent et m'empêchent de dormir.

J'en ai marre.

Je tourne.

J'ai des cauchemars.

Je vois la journée d'hier, celle de demain que je connais déjà.

Puis je ne dors toujours pas.

Le malaise d'un homme qui ne se décide jamais à sauter le pont.

Vivre...l'insomnie...quelle différence?



Un carton froissé derrière un meuble, un carton déjà jauni qui porte la plume d'un ministre et d'un gouverneur. Il y a là des belles écritures toutes pleines de fions et de phrases non moins éloquentes.

"To our trusty and beloved...moi, we reposing trust and confidence in your Loyalty, courage and good conduct, etc."

Laissez-moi rêver.

Me revoilà dans la ... douce armée.

J'ai bien grandi depuis.

Je réfléchis.

Je doute d'avoir respecté cette confiance, et d'ailleurs, je m'en fous.

J'ai des pipes de Lieutenant qui traînent dans quelque tiroir, je ne sais plus lequel, j'espère ne plus être dans l'armée.

J'ai pensé en approchant la flamme du précieux carton, qu'on m'avait botté le cul et totalement dérationalisé en vue de l'obtention de ce précieux butin qui prouve ma loyauté en une lointaine majesté.

On a bien essayé de me souffler au ventre, du courage et de la loyauté.

On s'y est mal pris.

On n'a réussi qu'à me dégonfler.

Du courage, j'en aurais besoin, mais c'est une chose impossible ici.

De la loyauté, et pour qui?

Je suis seul et je ne crois pas en la fraternité, je ne crois pas en l'amitié, je ne crois pas aux autres.

Les cochons.

Ils me tueront la raison.

J'aurais préféré ne pas exister.

Je voudrais ne plus penser à toutes ces choses, les choses qui me poussent au bout du crâne comme des champignons. J'ai un mal de tête énorme et je ne dors plus.



Je fais des tours chez Maxime.

Je reviens et rien n'est changé.

J'ai de nouvelles choses au bout du crâne, dans mon mal de tête encore. J'ai un bout de crayon, là, qui ne marche plus, qui me fait l'effet d'un poignard. Il y a du sang au bout, une image de sang et puis...dormir. Le crayon...dormir...du sang...dormir. Ne plus avoir d'idées...ne plus avoir de crâne pour les contenir...dormir... Je voudrais m'arracher tout ce qui bouge derrière cette tête maudite, cette tête qui dégueule, cette tête en ébullition, j'en peux réellement plus, j'en ai marre. Qu'on me chante ma dernière souffrance mais de grâce, qu'on me laisse, qu'on me laisse...la paix...la paix!

C'est bien ça l'humanité, être seul au milieu de l'existence;

et c'est encore l'humanité que de souffrir l'existence de ceux qui existent autour de vous.

Qui nous a inventé, qui m'a poussé dans ce bled, ce vaurien

qui n'a pas pensé une minute ce que serait ma souffrance?... ma souffrance d'endurer les autres et de ne pas les voir.

Qu'on me balance, qu'on fasse quelque chose, qu'on décide pour moi, je pourrais ne plus savoir où aller.



Je suis entré, somnambule, dans cette chambre.
Somnambule et ne sachant qu'y faire.
C'est toute ma vie que de ne pas savoir quoi faire.
Qu'on me donne une définition de ma vie...et je saurai pourquoi...
pourquoi je suis dans cette chambre... pourquoi il y a une fille dans mes bras...pourquoi je
pense à toute autre chose en la serrant dans mes bras.
Je ne crois pas aux romans d'amour.
L'amour c'est une maladie...pour moi l'amour, ce sont des gestes,
de l'automatisme.
Le monsieur qui lève son chapeau pour saluer, c'est un automatisme.
L'automatisme c'est une maladie.
En somme, nous sommes tous des malades.
Je couche avec les filles parce que je suis malade, mais
si je ne couchais pas avec les filles je serais malade aussi; la maladie n'est pas de ne pas
faire les choses...ce n'est pas de faire les choses...la maladie, c'est d'être ici...d'être sujet
aux choses.
Il n'y a plus de lumière.
Moi j'aime voir ce que je touche.
Je touche sa chair...c'est moite c'est froid...quelquefois c'est poilu...
et je sens aussi que c'est sale par moments. J'ai les mains partout à la fois, je suis
vorace...pourtant je ne ressens encore rien. Plus loin, il y a un moment de frisson, une
grande tension, puis une détente, un relâchement le corps se vide...la tête aussi...plus
d'idées...un cœur rapide...puis rien...vous vous affaissez et dormez.
C'est peut-être ça mourir.
Le lendemain sur le trottoir, les mêmes gens, les mêmes habitudes
et les mêmes tics attachés à chacun des personnages du drame.
La fille passe sans qu'elle vous reconnaisse.
Vous êtes sûrement perdu.
Vous vous en balancez sûrement.
Oui, je m'en balance.
Je suis encore perdu.
Je voudrais bien dégueuler tout ça.

XX



Je n'ai pas ouvert ma porte depuis longtemps.

Je ne suis pas sorti.

Il y avait trop de soleil...trop de lumière...trop de joie dans les visages.

Je suis resté dans mon trou. J'avais peur d'attraper la joie de vivre.

Je suis resté dans mon trou noir.

On n'a pas fait de cas de moi.

Le soleil, lui non plus.

On a dû profiter du soleil...comme toujours. On a dû s'amuser...

puis, tout s'est arrêté. Plus rien...tout, finit par s'arrêter. Le soleil s'est arrêté, droit au ciel. Il

y a eu des nuages sur son front vieilli...des nuages sur tous les fronts, on s'est laissé rouler...par le soleil et l'illusion d'avoir du plaisir...aujourd'hui il n'y a plus de tout ça.

Et je suis toujours dans mon trou noir.

Quelle différence!

J'aurais pu me risquer le long de l'escalier et jeter un œil au soleil.

Il y avait des images qui hantaient ma tête, des aventures

toutes nouvelles, il y avait des filles nouvelles, un paysage que je n'avais jamais vu et ce soleil, ce soleil qui n'avait jamais brûlé de cette façon auparavant.

Mais je pensais à toutes ces choses et je pensais aussi,

que l'escalier pourrait faire entendre le même son qui craque, au même endroit toujours.

Je n'ai pas risqué mon œil au soleil, de peur de le retrouver pareil

à celui d'hier.

XXI



Un désir intense de fermer les rideaux, pour toujours, rester là, toujours, derrière l'opacité d'un rideau clos sur la pâleur du jour. Essayer de dormir, ou du moins, attendre. Attendre sans rien faire, derrière le monde, derrière l'univers. Dehors, il n'y a plus que ces gens dans la rue, traînant leurs culottes basses sous les poussières d'uranium; et des chefs qui tournoient dans les remous de pétrole. Les balles ne fabriquent pas encore la guerre mais les usines fabriquent des balles. On peut encore attendre. On ne sortira pas de cet enfer-là sans entrer dans un autre enfer. On nous a plantés là, dans la tristesse perpendiculaire de la vie, au milieu de l'acier des cœurs et vous devez rester éveillés, jusqu'à la fin, jusqu'à la fin de votre propre usine, à baisser les yeux sur ce qui ne vous plaît pas et à baisser les yeux sur ce qui pourrait vous plaire.

XXII



Des nuits, j'essayais de dormir. Des nuits qui ne faisaient que prolonger mon éternité. Il me fallait rester debout pour rêver, puis me jeter au bas de l'escalier, dans l'atmosphère glacée du dehors, mon biscuit du midi sous le bras, baisant la couverture d'un bouquin, qui avait baillé son rêve toute une nuit, à la première page. Et la demi-heure qui suivait, je me balançais au tuyau nickelé qui ceinturait le plafond de l'autobus, le nez sur la lignée de réclames de carton, je trouvais plus amusant de voir défiler les réclames que chatouiller le regard plein de sommeil et d'acier des voyageurs aux banquettes. Il me semblait que je gardais à la mâchoire, cette dilatation verticale que je réprimais de force, en clignant des yeux. Descendu à l'école, j'aurais cette même insouciance, cette même lassitude. Avoir vu ce monde matinal d'autobus; j'en voyais tous les matins et je m'en lassais. J'étais de ceux-là. De ces regards qui ne disent rien. Ces filles qui auraient pu être jolies, déguisées d'un cosmétique trop vite appliqué. Elles ne vous disaient rien.

Tous ces messieurs biens, le nez dans un journal roulé, qu'ils tenaient d'une main en essayant, de l'autre, de vaincre l'attraction qui les bousculait vers l'avant, à chaque secousse de l'autobus. Ces messieurs biens qui se gavaient des fadaises politiques ou qui jubilaient à la vue d'un pointage favorable en faveur de leur équipe sportive de choix, pointage qu'ils connaissaient d'ailleurs depuis la veille. Et ces vieilles dames ridées, sorties de toutes les frontières d'Europe dont le jargon piquait aux oreilles quelquefois, réveillaient l'atmosphère d'immersion qui entourait les voyageurs. Et aux arrêts, ces soubresauts de voix, qui annonçaient en langages de réveille-matin, des noms de rues: Saint-Denis (Saint Déniss), Rachel (Rétchel) Que l'on traduisait en Anglais, essayant d'apporter une différence à ces mots trop français pour pouvoir s'exprimer en une autre langue que le français. Je devais labourer mon passage jusqu'à la queue du véhicule, non sans quelques impolitesse ou accolades non familières et souvent désagréables.

Puis on me jetait dans la rue Sherbrooke, avec une bouffée d'air frais, un peu de paix, mais pas plus gai, et toujours dans le même paysage, celui d'hier, celui de toutes les années. La classe était petite, un peu écrasée sur le dos d'une cinquantaine d'élèves, trop énervés pour avoir l'air d'être adultes. Pourtant ils avaient vingt ans... Un professeur changeait à toutes les heures, et l'atmosphère de la classe se renouvelait ainsi à toutes ces mêmes heures, selon le caractère ou la capacité d'entendement de l'un ou l'autre des membres du corps professoral. On perdait son temps, là, derrière une courte rangée de fenêtres hautes, sans soleil, écrasés les uns contre les autres, respirant l'haleine des autres et dormant du sommeil des autres. Le temps succédant à la rentrée d'un professeur se passait à compter les minutes interminables qui nous éloignaient de la sortie.

Les seules activités étaient d'ouvrir le couvercle du bureau, en sortir un bouquin vieillot, et l'ouvrir à une page dont on n'avait pas gardé la marque, et qui baillait ainsi tout un temps sans qu'on sache qu'il était là, ouvert à quelque utilité. Puis, refermer le livre, au bout d'une heure à voir défiler les signes blancs sur la nuit du tableau, les yeux presque fermés, ou quelques fois trop éveillés pour bien saisir de cette science. Ensuite, sortir, fumer, revenir, ressortir et fumer encore, descendre l'interminable escalier branlant, et se laisser glisser nonchalamment jusqu'à la fin du jour, jusqu'à la fin d'un autre jour, espérant la fin de tous ces jours, pareils et monotones.

XXIII



J'ai fermé ma fenêtre pour l'hiver.

Il fera froid.

Je sens déjà qu'il fera très froid et je serai seul derrière ma fenêtre, tout un hiver.

Très froid, très longtemps.

Je voudrais avoir l'espace pour courir entre ces quatre murs blancs, je suis immobile et gris.

Je sens que je prendrai la forme de l'hiver.

Si les gens avec qui l'on vit avaient une idée vague

de ce que l'on devient entre la solitude et les murs d'une chambre où l'on dort, si les gens savaient, ils vous tireraient de cet enfer et vous garderaient avec eux, si les gens savaient, ils vous retiendraient, ils vous amuseraient, ils vous aimeraient, mais les gens ne savent pas, ils ne savent pas la solitude qui se vit entre les murs clos d'une chambre, ils ne veulent pas savoir.

Ils vous ont vu au travail, ils vous ont vu dans la rue, ils vous ont vu avec le sourire, avec le soleil, avec la tristesse et la pluie, ils vous connaissent au niveau de la physionomie et c'est tout, cela leur suffit.

Mais c'est au niveau de la physionomie que l'on ment le plus;

derrière une physionomie, il y a tout un mensonge; si jamais quelqu'un découvre ce qu'il y a derrière moi, derrière ma physionomie, j'aimerai cette personne plus que moi-même, je serai peut-être guéri de moi-même.

XXIV



Il pleut, je suis seul, je viens d'avoir une soirée merveilleuse et pourtant, c'est fini, bien fini.

Il pleut, les mêmes cauchemars me reviennent, ma solitude, mes rêves somptueux, et ce devra être ainsi longtemps, très longtemps.

Je vois des lumières, des feux d'autos qui flamboient sur la chaussée trempée, toute cette lumière inutile; pourquoi troubler la nuit et ces sourires sur les lèvres des enfants le jour, et tous ces rires, toutes ces danses, toutes ces soûleries, tout ça, pourquoi, puisque c'est triste ici?

C'est triste ici, cette foule à la sortie des cinémas, et qui revêt

quelque voile lassé dans les yeux; elle vient d'éclater à la comédie, ce jeu de cirque merveilleux; elle est bien finie, cette pirouette du clown, d'il y a un instant, ce baiser du soleil d'hier, tout ça bien fini.

À quoi sert-il d'être joyeux puisque la joie finit bien vite?

Il vaut mieux sans doute retourner à mes rêves somptueux,
à ma solitude, à mes cauchemars, à cette pluie qui tombe lente sur mon cerveau d'ombres.
Il vaut mieux être triste pour rien, toujours, que d'être triste
longtemps, d'avoir été heureux un instant.

Je m'entoure de gens étranges: des gens qui rient, des gens qui
s'enlacent, des gens qui sourient, des gens qui s'embrassent, des gens qui prient.

Je m'entoure d'une scène étrange, remplie de mannequins qui
me font un effet surréaliste, à physionomies disproportionnées, aux couleurs trop fortes.

Mais je rêve par-dessus ça, d'un visage abstrait, très lointain,
sans expression, à des cheveux épars et à un front haut, lisse et blanc, à des yeux
hagards, à des lèvres absentes de sourires, un visage qui ne regarde rien.

Ces mannequins qui rient, qui prient, qui sourient, qui chantent,
qui dansent et s'enlacent, me font un effet très impressionniste.

Marco Polo ou le voyage imaginaire (Mémoires d'un homme de maux, 1956) © 1996 Jean-Pierre Lapointe

[SUITE DES CONFESSIONS](#)

soliloques



confessions

Dans la série soliloques [confessions](#) d'un homme de maux.



XXV



J'ai l'impression d'enterrer simplement un ancien roman d'amour, et je me demande si ne je suis pas là, temporairement, que pour stimuler cet amour qui existe pour un autre.

Il est pourtant difficile d'imaginer, chez une femme, de se laisser embrasser tout en rêvant ou espérant que c'est un autre qui le fait.

L'affirmation peut être tolérable en parlant de l'homme.

Ces considérations viennent de la preuve, qui m'est apparue, que cette fille à déjà appartenu à un autre, et un autre d'une toute autre condition; un homme riche, professionnel, d'âge mur, alors que je suis pauvre, étudiant encore, et un peu jeune. Cette jeune femme, jolie, riche, libre et nubile ne s'attache sans doute pas à moi pour moi, puisque le souvenir de l'autre encercle encore son annulaire gauche.

J'ai quand même décidé de la courtiser et puisqu'elle ne refuse pas l'amour, peut-être un jour sera-t-elle mienne?

Ce jour-là, je ne sais pas si je la choisirai, j'aurai cependant supplanté l'autre avec des moyens inférieurs et c'est un peu ce que j'envisage.

La revanche du faible, contre l'homme libre et hautain; entre tout ça, une victime, Ève...



Je porte un désordre profond au creux de l'âme.

Depuis deux jours je suis le champ de bataille de mes professeurs, champ de bataille qui me laissera, sans doute, encore plus aigri que jamais.

Je porte intérêt à un tel point, dans mes résultats scolaires, que j'anticipais le suicide après des insuccès qui n'ont en réalité, qu'une valeur infime sur mon résultat final.

Je me suis toujours montré philosophe devant mes insuccès scolaires, mais alors, j'avais la conviction de mériter lesdits insuccès.

Cependant, je constate aujourd'hui, que mes professeurs empiètent un peu, sur mes résultats, dans le but, je crois, de paralyser mes petites rébellions existentielles.

Et c'est un droit que je leur refuse.

Dans une guerre juste, le fer par le fer.

D'un autre côté, je trouve très mal partagé, le choix du sort, qui me réserve une si basse appréciation alors que je suis érudit de ma matière scolaire; je sors vaincu d'un examen où je suis entré avec une connaissance quasi totale de mon programme.

Je sors vaincu d'un examen que j'ai préparé de longue date et consciencieusement.

Je suis un des seuls vaincus à l'examen alors que ceux à qui j'éclaircissais des points obscurs de la matière, il y a un instant, en ressortent triomphants.

Je trouve donc impossible, que le sort, et le sort seul, soit la cause de ce décalage, et qu'il y a, outre ceci, une main invisible et malicieuse qui s'ingénie à me faire la guerre.

Si seulement elle ne m'infligeait que des blessures physiques et que j'y souffre et crie et que j'y perde tout mon sang jusqu'à en mourir.

Mais non, c'est une guerre morale, une guerre intérieure où mon âme est seule à crier et où la mort est impossible.

L'existence, cet engagement passif dont on ne peut se libérer.



Je veux parler de mes petites rébellions.

Elles existent et je les seconde, mais je ne suis pas sûr de leur valeur.

Je veux parler de mes petites rébellions comme tout jeune homme, sans doute, voudrait parler de ses petites rébellions, mais je sais qu'elles, comme toutes celles de tout jeune homme, ne sont qu'aventures impossibles et que seules, les grandes rébellions auront raison du monde, mais elles ne se font pas seules.

Parmi mes petites rébellions, il y a cette indifférence que je porte à toute hiérarchie, et je me suis choisi l'une d'elles, parmi toutes les hiérarchies, et c'est la hiérarchie catholique que j'ai depuis longtemps caricaturée à mon esprit.

Il vaudrait dire qu'elle s'est d'elle-même caricaturée à tel point que je l'ai censurée comme j'ai déjà censuré toutes mes prières enfantines.

J'ai choisi en quelque sorte, l'indépendance religieuse

et c'est devant l'abus de naïveté et l'excessivité dans le puritanisme que j'ai fait ce choix.

D'ailleurs, la non-adaptation de la classe cléricale

aux circonstances actuelles et les moyens qu'elle emploie pour assujettir l'ignorance dans le cercle mystérieux et moral du culte, m'ont fait opter pour le déisme, pur et simple.



Tu l'auras voulu sans doute.

Pourquoi me regardes-tu ainsi? Et pourquoi toujours me parler sur ce ton, t'isoler en ma compagnie alors que je suis l'invité de ton frère, non le tien? Pourquoi cette familiarité et ce plaisir à me voir près de toi? Pourquoi t'ingénier à me faire passer pour ton amoureux devant l'amant réel qui te courtise tous les soirs? Et pourquoi avoir laissé ton visage contre le mien, ne t'être pas dérobée aux pressions de mes mains sur ta taille?

Femme, je te le dis, un jour, j'aurai abusé de l'hospitalité de ton frère, et c'est toi seule qui en seras l'artisane.

Un jour, je t'embrasserai, et je te dirai ceci, tout simplement: "il ne m'est plus permis de te revoir".

J'avoue, elle me tourne un peu la tête.

Elle n'est pas jolie, mais elle est plus que jolie, elle est amusante.

Et je me plais là parce que, moi, je ne suis pas amusant, je suis morne, isolé, et c'est un déridement complet, un peu d'hilarité que de me retrouver dans cette atmosphère de joie, de plaisir rustre, de gros rires ou d'isolements heureux sur le piano à quatre mains.

Le père et la mère, ont pour moi confiance absolue.

Jusqu'ici, ils ont toujours eu raison, se fiant à mon âge avancé sans doute, ils me confiaient cette jeune fille de dix-sept ans, en différentes occasions, et ils pouvaient demeurer tranquilles.

Je n'aurais rien tenté.

Ce que je tenterais aujourd'hui, non, ne serait pas le produit de mes sentiments seuls, sans le concours des tiens.

Ce que je tenterais, aujourd'hui serait le produit de sentiments bilatéralement excités, d'une part par ma "protégée temporaire" et d'autre part, par l'instinct non équivoque de mes sens.

Fille, si tu me harcèle vraiment par plaisir, ou te fous de moi, ce que ton âge ne refuse pas d'ailleurs, tu n'y gagneras rien, tu n'auras rien d'autre de moi que ce baiser très court, sur deux lèvres tièdes et cet "adieu" qui ne me reverra plus jamais.

Si au contraire, tu cherches à me conquérir, tu désires te faire aimer pour rendre l'amour réciproque, tu n'auras rien d'autre de moi que ce baiser très court, sur deux lèvres non encore chaudes et cet "adieu" que le souvenir effacera sans doute.



Elle m'a enfin donné signe de vie, et je désespérais qu'elle le fasse. Une fois encore, j'ai observé mon égoïste tradition et je ne me suis pas astreint à ce jeu ingrat d'aller dénicher ce cœur endormi de jeune fille. J'étais heureux, je l'avoue, j'étais heureux qu'elle me tire de cette solitude où je languis et j'ai pu, à nouveau, goûter au plaisir d'être ensemble, car je l'aime, je ne m'en défends pas. Je l'aime et je suis assuré qu'elle représente à des yeux impartiaux, un capital sexuel bien moins alléchant que celui de plusieurs autres amantes, avec lesquelles, je me suis aventuré. Mais je sens qu'elle m'emprisonne un peu. Mais est-ce de la sottise? Sont-elles sottes à tel point de se plier au triste sort de lancer le premier cri vers l'homme qu'elles désirent? Et pourtant, cet homme aurait vieilli cent ans avant que de s'affranchir de cette tâche. Est-ce bien une politique de ma part ou une fausse pudeur, ou la timidité devant la crainte d'un refus? Je dois croire en l'amour de Claude à mon égard. Je conclus aussi que je l'aime, car j'ai constamment espéré qu'elle fasse ce premier pas, mais surtout, qu'elle ne sache jamais que je l'ai espéré! Et maintenant, après avoir renouvelé toutes ces mémoires de baisers et de caresses et d'enlacements dans un demi-sommeil, il faudra bien que je me remette à l'exil du rêve, incapable de concret derrière la barrière des souvenirs. Elle m'oubliera dans les bras d'autres et je n'aurai que le plaisir de me faire croire qu'elle me préfère aux autres. Il serait normal qu'elle m'aime plus que les autres, elle était dans mes bras à quinze ans, avant même, qu'elle n'ait connu ce qu'est l'homme.

XXX



Oui, j'aurais voulu renouer l'intimité que je partageais avec Claude, pour les quelques jours que je passerai encore ici. Seul, je suis las, je m'ennuie, je m'essouffle à vivre et il me faudrait me partager un peu, non pas partager mon ennui, ma lassitude avec cette enfant, mais lui arracher sa joie de vivre, un peu de son bonheur, pour moi. Elle m'attire encore. Mais je suis trop lâche pour lui faire signe. Et je suis assuré qu'elle voudra me voir, qu'elle n'attend qu'un appel. Alors, ce serait l'éternel recommencement, l'amour doux jusqu'au matin, et le fastidieux départ, brisant d'émotion, aux promesses rompues, et puis l'oubli... Je crois que je tenterai l'expérience de l'oubli. Je reprendrai ma solitude, moins cruelle que notre solitude partagée. A moins qu'elle ne me fasse signe...



J'ai refusé bien des fois, changé d'avis avant d'accepter enfin et de me retrouver, à neuf heures, sur le siège arrière d'une voiture américaine; mon ami fait les présentations des deux charmantes demoiselles, très jolies, avec qui je lie amitié et intimité pour l'une d'elles, Lise.

Ce que j'entrevois, c'est une nouvelle idylle atonale qui finira, comme à l'usuel en simple queue de poisson...

Est-ce un succès? Je me félicite pourtant d'avoir su charmer Lise et ce n'est qu'à regret que, très tard, nous avons du reprendre chacun nos directions. Mon portrait sentimental est bizarre.

Il me sera difficile d'entretenir une seconde fois une jeune fille que j'apprécie et, avec qui, je souhaite pourtant me lier d'amitié.

Cette barrière qui me sépare de l'autre sexe n'est faite que de crainte et de non-confiance.

Lise est indifférente à me revoir, elle ne retrouve pas chez-moi, l'idéal d'homme qu'elle envisage, et sans doute, il me sera refusé de la revoir.

C'est mon champ de vision, envers Lise; c'était mon champ de vision chez Claude... que j'entretins durant deux ans; à la moindre controverse, elle se devait de refaire elle-même, le joint entre nos amitiés rompues, autrement, nous en serions restés là, je ne bougeais pas.

Les femmes croient cela de l'indifférence envers elles.

L'indifférence qu'elles croient n'est que gêne et pudeur.

Je dois pourtant parler de Lise et de cette soirée.

Une fille très bien, plus âgée que moi, de peu, corps magnifique, visage indifférent, qui ne proclame rien dans un sens ou dans l'autre.

Belle? peut-être, pour moi.

J'ai tout de suite excursionné dans ses goûts, elle s'y prête candidement.

De formation post-universitaire, elle en garde l'âme, c'est peut-être pour cela qu'en se liant à moi, elle se raccroche à la gent étudiante.

Fille très loquace en ce sens qu'elle répond à toutes nos attitudes discursives sur des sujets tels que la philosophie, la musique, ou elle n'aime de Bach, que les fugues.

Je me plais à lui prouver que Bach est mon auteur préféré, et lui souhaite de longues heures sous ses charmes musicaux.

Le théâtre est sa marotte. Elle dit assister à toutes les représentations théâtrales qui se donnent ici. C'est un goût magnifique et une autre source de rencontre puisque je l'apprécie moi-même, nous irons ensemble.

J'ai dansé ce soir-là, je n'aime pas la danse d'habitude,

j'ai dansé et j'ai aimé la danse, ce soir-là. J'ai pu me sentir plus près du visage de Lise, parler plus bas, peut-être faire battre son cœur, et vouloir la baiser.

L'aimais-je? Je me demande encore si elle m'aimait, du moins n'ai-je fait en sorte qu'elle eût pu m'aimer.



Ces jeunes filles, à les entendre, sembleraient m'interdire tout de suite l'accès à leur cœur, elles sont si bonnes, si pures, qu'elles me sont une muraille à conquérir.

Tous ces arguments sur les fréquentations, le flirt, et le degré de culpabilité de l'un ou de l'autre sexe dans le concubinage, toutes ces dissertations fraîchement dorées des parcimonies de couventines, créent en moi, une sorte de scrupule à vouloir dépasser l'amitié que m'offre, ce soir, cette compagnie restreinte de jeunes filles. j'ai du me tromper.

L'une d'elles, Claire, s'est sentie attirée vers moi et j'ai cru un instant qu'elle s'approchait un peu trop.

Plus la jeune fille croit au bien, me dis-je, plus elle s'abandonne facilement, si ce n'est à l'amant, c'est à l'amour lui-même.

C'est nul doute un triomphe de se faire aimer d'elle car étant sans défiance, elle est sans force.

Claire ne m'a pas déplu du tout, elle possède les qualités que je préfère aux jeunes filles, elle est entreprenante et très jeune.

Cependant, elle a une certaine préciosité que j'aurais d'abord trouvée incongrue sur la personne d'une autre Ève et, sur qui, je découvre une sorte d'enchantement: ces rappels aux lois d'étiquettes, par exemple, je m'en raffolais.

Elle vous a tenu le bras tout le long du trajet jusqu'à la maison, elle se serrait contre vous, très amoureusement, et surtout, elle semblait triste que vous la quittiez.

Tout à l'avantage d'une autre rencontre et d'une exploration plus approfondie de ce type particulier de l'espèce féminine.

Et bien, je suis allé tout au fond, ou à peu près,

de ce type particulier de l'espèce féminine et j'en suis ressorti comme après les vêpres.

Je me doutais un peu de l'inutilité de cette aventure et de son indifférente conclusion pour moi.

Mais l'homme a la rage d'apprendre ce qui doit le contredire.

Je me suis aventuré dans l'intérêt affectif que Claire a pour moi,

peu longtemps, juste le temps d'apprécier la lenteur qu'il me faudra prendre, à lui faire donner des choses, qu'aujourd'hui, elle se refuse à me laisser prendre.

Je ne suis pas vaincu.

On ne possède d'une femme que ce qu'on change en elle.

Et si elle vous aime, elle se transforme plus facilement à votre désir.

Je n'ai pas trouvé ses lèvres une seule fois; bizarre qu'elle se soit détournée quand c'est elle qui met le plus de chaleur à se presser sur moi.

Baiser une joue de femme, cela représentait pour moi, comme un baiser à une morte.

Si ce n'était que pour lui prouver que je gagnerai ses lèvres

et autre chose aussi, je serai au rendez-vous avec elle, très bientôt: un autre voyage temporaire dans l'expérimentation

de l'espèce féminine.



Comme il reste de l'ennui, de l'insatisfaction après cette soirée mondaine; combien il est désagréable de retomber dans ce lendemain pareil à tous les jours, et d'un éclat si différent de ce rayon de lune très joyeux, qui plongeait la nuit d'hier dans l'exaltation!

Il fait un effet bizarre de retomber dans ces courses longues en tramway, à l'affût des grimaces de filles laides, et le ventre d'une femme enceinte que les voyageurs entassés refoulent vers votre visage, l'haleine d'un septuagénaire, dans votre dos, tout ça, et le même labeur journalier...

C'est le lendemain d'une autre aventure, à flanc de montagne, derrière un cheval, sur un traîneau, dans l'arctique de la saison froide, et de chants, de cris, de baisers froids et courts, d'entassements, d'enlacements, et de sourires dans le noir, intimement féminins.

C'est le lendemain de tout ça, au bras d'une fille jeune, jolie, et qui ne vous connaît pas ou peu, ces courses scandées de rires et de regards longs et muets.

Ces arrêts de café chaud devant la féerie des feux de la ville, en bas, que l'on regarde d'en haut, bien petits, enlacés comme des "rois" de théâtre.

Et je l'ai menée dans une nuit heureuse, d'une joie bien simple et juvénile, qui n'aura de souvenir, peut-être, que pour ce papier. De moi, elle ne connaîtra rien, d'elle je ne saurai que peu. Qu'importe. Chez cette fille, j'ai un peu trouvé ce que je n'avais pas chez d'autres, peut-être un peu de moi-même, de ce manque de confiance, de ce complexe qui vous éloigne de l'éclat des fêtes, des attroupements mondains, et vous fait préférer la solitude et l'ennui.

Il y a un certain avantage aussi, à se sentir heureux, seul, sans témoins à ce bonheur.

Les témoins de votre joie en précipitent souvent la chute.

Vous ne vous dites presque rien, vous vous comprenez, les yeux et les mains sont vos médiums de conversation.

Et si vous dansez, vous êtes seuls et vous existez ainsi, bien plus pour vous-mêmes que pour les autres.

C'est ce qu'elle et moi avons compris sans pour cela s'être connus depuis longtemps.

Eux, s'ils se plaisent dans la beauté des visages, dans la perfection d'une danse, dans l'admiration ou la dépréciation des autres couples, dans les expériences de conquêtes et des éclats de voix trop bruyants, ils cherchent encore, ils n'ont pas trouvé...

Mais il y a eu tempête le lendemain de la fête... nos souvenirs sont encore enfouis sous la neige.



J'ai peine à croire qu'il suffise de faire de la peine à une jeune fille pour qu'elle vous écrive sur le champ, sous pli recommandé, pour que la missive soit plus expéditive.

En effet, c'est ce samedi après-midi, hier, que j'ai pu lire ta lettre, et je crois, elle était toute fraîchement écrite, comme si les paroles que tu y avais laissées laissaient transparaître ta hâte à me rejoindre.

Non, elle ne m'a pas déplu comme tu pourrais le croire, et même, elle me montre un nouveau visage de toi, un visage qui ne m'est pas familier, et que j'aurais voulu découvrir à tes côtés.

Une nouvelle Claudette, un peu de "mauvaise humeur", une Claudette sur l'offensive.

Tu n'as pas dû m'aimer lorsque tu m'as lu; je crois que tu en es venue d'ailleurs, à ne plus m'aimer, et que ta réponse, n'était qu'un réquisitoire pour sauvegarder l'idéal féminin que tu portes, et que définitivement, tu n'as plus l'intention de signer ces feuilles blanches, à mon attention.

Cela me ferait regretter d'avoir été à ce point indiscret, et je marcherais bien les trois cent mille qui nous séparent, dans la neige épaisse qui tombe présentement, afin de te faire oublier des idées que je végète en moi, et que j'ai laissé s'évader par inadvertance, et un peu parce que le temps était maussade et que j'étais triste.

Mais je suis peut-être trop souvent triste, et même, je le suis toujours, dans des circonstances aussi peu probables que lorsqu'on me voit rire aux éclats. C'est ainsi, je t'ai parlé de l'inutilité du mariage et il m'aurait fallu te parler de tout, de la vie, de tous les menus événements de la vie, tout cela, pour moi, absurde et inutile.

Pourquoi, par exemple, me trouver ici, en un endroit où je ne désire pas être, pourquoi ceci quand, c'est autre chose que je désire?

Pourquoi cette continuelle insatisfaction que nous traînons tout au long d'une vie, cette contradiction "ventouse" qui ne nous lâche pas?

Je suis jeune et pourtant, je me sens à bout de souffle.

Tout ce que je fais, c'est comme la marche monotone que je faisais, jeune, de la maison à l'Église, cet aller et retour, tous les jours, trois cent soixante cinq jours par année, avec les mêmes visages de magasins, les mêmes défilements d'humains dans la rue, et le même vieillard, sur un pallier d'escalier, crachant son espoir de mourir.

Ici, c'est le tramway, le matin, toujours le même tramway, avec les mêmes occupants.



L'école et ses habitudes...

Les leçons répétées, et le retour au même numéro de porte, qu'on n'a même pas encore remplacé, depuis deux ans que je le vois, orphelin d'un de ses chiffres.

C'est monotone et insignifiant, c'est mécanique.

Si je t'ennuie, Claude, ne refuse pas de déchirer ces feuilles et n'y crois pas, mais dis-moi, avant, comment tu goûtes à la vie, comment tu y es heureuse et pourquoi? Parce que toi, tu es heureuse, je le sens sur ta lettre, tu crois en la vie, tu crois en l'amour, tu crois au mariage, et comment faire?

Est-il possible pour moi, d'imaginer que toi, tes amis, ces garçons heureux, tout ce monde joyeux, se laisse hilarer par un singe, faisant des grimaces, alors qu'en réalité, il faut piquer le singe pour qu'il consente à faire rigoler les gens.

C'est peut-être ce qu'il faut regarder dans la vie, le singe qui gesticule et non l'épingle qui le pique, mais moi, je ne vois même pas le singe.

Je regrette de n'être pas là-bas, tout près de tout ce monde que je regrette, tout près de toi puisque je te regrette; j'oublierais peut-être l'autre monde que je me suis fais en dedans de moi-même, c'est un monde plus compliqué que toute une lignée d'amis encombrants et malséants.

Je regrette de t'avoir déplu.

C'est le mot que tu emploies.

Je ne regretterai pas cependant de t'avoir entendu dire cet autre mot "je t'aime", cependant que je ne mérite pas que tu l'utilises à mon égard.

J'ai quand même pensé à ta cousine mariée, et ce que tu disais, je l'admettais aussi puisque j'en connais qui débordent de joie et qui sont dans les pires misères humaines. Seulement, c'est avec d'autres yeux, plus optimistes, qu'ils regardent la vie.

Essaie de regarder une nature immonde avec des lunettes munies de verres colorés; tu la verras, cette nature, toute rajeunie et rafraîchie.

N'est-ce pas le jeu artificiel de la vie qui enrôle l'humanité dans la joie.



La fatalité a de ces moyens pour vous donner des coups au cœur.

Quand je reviendrai, ce sera pour rester.

Vous quitter comme ça, m'a fait un mal très grand.

Je ne sais où aller des yeux; je vous regarde à travers la lunette arrière de l'autobus, le dos appuyé sur un mur sale, je voudrais pleurer, ou vous arracher à ce départ, je voudrais tout faire pour vous garder et je ne fais rien; j'aurais peur des conséquences si je m'écoutais; disons que j'ai peur de vivre la vraie vie. Ah vous croyez que l'homme ne pleure pas?

Regardez plutôt, vous direz que c'est de la cruauté.

C'est qu'il a peur d'être faible et, à ce prix, je vous le dis, je suis faible.

Vous êtes trop mienne pour que je garde des secrets pour vous, et si vous ne faites que jouer avec moi, alors, tant pis, je serai dupé une autre fois.

Je vous le dis quand même, je vous aime et votre départ est une amputation dans le voisinage de mon cœur.

Cette lettre est un vilain martyr pour moi.

Imaginez que je viens d'avoir votre visage à toucher, que j'avais votre peau sur mon visage, et que vous êtes brusquement absente et qu'il me reste à décrire mon dépaysement sur ce papier blanc.

Je rage, je voudrais déchirer le papier, je voudrais briser la plume, je voudrais briser le monde fait de souvenirs, de rêves; je voudrais briser l'image que j'ai devant moi... les départs sont vraiment trop brusques.

Il faudrait se préparer aux départs ou ne jamais admettre qu'ils se produisent.

Je me suis drogué de vous, j'aurais dû, lentement, m'habituer à votre départ.

Je serais moins brisé aujourd'hui.

Vous aurez beau dire que je suis faible, ou répéter que je suis un enfant.

Il n'y a rien contre l'homme muraille si ce n'est vous.

Je me suis toujours cru cet homme muraille, muni contre tout, contre les autres hommes et leurs idées inférieures, muni contre la femme et sa basse tendresse.

Mais, contre vous, avec ce je ne sais quoi, j'ai croulé. J'avoue que je suis faible, plus faible encore, car je vous avoue ma faiblesse.

Il y a un échelon dans ma vie qui m'était inconnu, jusqu'à présent, vous avez provoqué cette métamorphose.

Je vous disais qu'on nous regardait passer tous les deux, visiblement heureux, sûrement heureux, et qu'on ne savait pas que désunis ou individuellement, nous pouvions former l'exemple parfait de l'isolement, de la solitude.

Je m'en aperçois maintenant, j'ai même à l'idée, que nous avons floué tous ces gens avec notre mine de "nouveaux mariés" ou de "couple heureux"; je m'en aperçois, nous sommes tombés dans un faussé infranchissable.

Du moins, en ce qui me concerne, je vis un cauchemar sans pareil.

J'ai cessé d'être heureux.

Je me lèverai demain pour partir, vous aurez repris vos habitudes et moi, les miennes.

Tout sera redevenu dans l'ordre des choses.



Je m'excuse.

Je n'aurais pas cru qu'une longue absence était conservatrice, conservatrice de souvenirs.

Habituellement, elle l'est pour les mauvais... souvenirs!

Je n'aurai pas cessé de penser à toi, pendant tout ce temps;

mais voilà, la vie m'a balancé comme toujours, mes souvenirs se sont amalgamé à mes troubles, et tu sais... le mot (chinois) qui apparaît au haut de la lettre: (Hagersville), est mon nouvel enfer.

J'ai quitté London pour ce bled.

Il y fait chaud, comme partout ailleurs, il y a un quelque chose,

mais rien du tout... des jours qui défilent (et combien lentement), des années peut-être? On s'y ennuie, c'est tout.

L'armée me fascine et me fatigue; j'en ai trop bouffé, il faut me dégonfler.

Chère misère!

J'ai reçu ta carte postale ces jours-ci.

Heureux que tu sois en vacances.

Heureux dans un sens.

Je me demande d'abord, qu'est-ce qu'une vacance? si ça n'empêche

pas de penser, et si ça n'empêche pas d'exister? rien de changé, n'est-ce pas? alors des vacances...

Mais des vacances au Lac St-Jean allons donc; je te souhaite

des choses nouvelles, des paysages exotiques, il y en a? Je ne sais pas.

Bien vite on s'aperçoit que c'est partout pareil.

Je te propose ce petit patelin, St-Félicien.

C'est là que j'ai pleuré pour la première fois.

J'y ai aussi usé mes ongles à chercher des merveilles qui étaient au bout du monde.

Je suis maintenant au bout du monde... rien.

Tu jetteras un coup d'œil au numéro civique 47 du boulevard Sacré-Coeur.

Derrière les fenêtres, il y a des gens que je souhaite heureux.

Ils ont été bons... et c'est regrettable que je ne puisse les croire... encore.

Je ne sais pas quand je reviendrai.

Septembre ou fin août.

Mes cours débutent le 3 du mois de septembre.

Je ne sais plus si je suis anxieux de recommencer.

Je suis peut-être incertain, peut-être un peu dégoûté, peut-être suis-je persuadé qu'il n'y a plus de fin à tout, et combien c'est inutile. C'est inutile, il faut l'admettre, n'est-ce pas, tout, inutile. Je t'ai ennuyé, je le sens maintenant, je n'ai dit que des insanités. Mais c'est la seule façon d'avoir de mes nouvelles. Je n'écris et ne parle que lorsque je suis... perdu. Lorsque je suis trop heureux, je ne m'exprime plus, je suis un inconnu. Je le sens. Je ne sais pas ce que nous serons devenus lorsque nous nous reverrons, bientôt. Beaucoup de chances que nous soyons restés les mêmes. Rien ne change! Je crois qu'il me faut maintenant te laisser parler. Je te souhaite...